

# CHEF-D'ŒUVRES
DE
*DANCOURT.*

TOME PREMIER.

# CHOIX DE PIECES
## DU
# THÉATRE FRANÇOIS.
## *CHEF-D'ŒUVRES*
## DE
# *DANCOURT.*

---

TOME PREMIER.

---

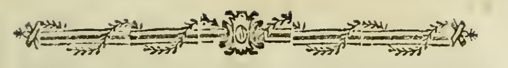


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIII.


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



# PRÉCIS
## *Sur la Vie & les Ouvrages* DE DANCOURT.

FLORENT CARTON DANCOURT naquit à Fontainebleau, le premier Novembre 1661, le même jour que le grand Dauphin. Le Pere de la Rue, Jéſuite, ſous lequel il fit ſes études, voulut procurer à la Société un jeune homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup ; mais l'éloignement du Diſciple pour le Cloître, rendit inutiles tous les ſoins du Maître. Dancourt aima mieux ſe livrer au Barreau, qu'il abandonna bientôt pour le Théâtre. Il fut non-ſeu-

lement grand Acteur, ſur-tout dans les rôles de Jaloux, de Financier, d'Hypocrite, de Miſanthrope; mais encore un Auteur diſtingué. Pluſieurs de ſes pieces reparoiſſent ſouvent ſur le Théâtre. Le dialogue en eſt léger, vif, rapide, plein de gaieté & de ſaillies.

Le talent ſingulier qu'eut Dancourt pour faire parler les Payſans, les lui fit ſouvent mettre en jeu: il les peint toujours d'une maniere agréable & naturelle; il les fait parler de même. Nul Auteur avant lui n'avoit oſé compoſer une piece en ſtyle villageois, il en a fait pluſieurs, & elles ont toutes réuſſi. C'eſt donc un nouveau genre dont la Scene Françoiſe lui eſt redevable.

Dancourt entreprit rarement de grands tableaux, il s'étoit borné aux petites peintures; cependant dans le Chevalier à la Mode, piece d'intrigue, il a ſu y jeter des caracteres plaiſants & bien ſoutenus. Mais ce qui paroît l'avoir principalement occupé, eſt le ſoin d'ajuſter au Théâtre l'hiſtoire & le vaudeville du jour. Une aventure, une mode, un proverbe, la plus légere circonſtance, lui fourniſſoient l'idée d'une Comédie; & ſouvent la piece a ſurvécu aux circonſtances qui l'avoient fait naître. Plus d'une raiſon bornoit Dancourt à ce genre de production; la plus forte étoit celle d'être utile à ſa Troupe. D'ailleurs la conduite de ſes drames eſt communément régu-

liere, ingénieuſe, adroitement ménagée; il ſait amener une ſituation plaiſante & en tirer parti. Jamais l'expoſition du ſujet ne l'embarraſſe, & il entend très-bien l'art du dénouement : il excelle ſur-tout à faire agir les Intriguants & les Valets. Sa proſe peut être donnée pour un modele d'agrément & de légereté. Il réſulte de toutes ces choſes, que Dancourt eſt un des Auteurs à qui le Théâtre a le plus d'obligation. Il ſe retira en 1718, dans ſa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il mourut en 1726, âgé de ſoixante-cinq ans.

LE

# LE CHEVALIER A LA MODE,

## *COMÉDIE.*

Représentée pour la premiere fois au mois d'Octobre 1687.

## ACTEURS.

LE CHEVALIER de Villefontaine.

Madame PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.

Monsieur SERREFORT, beau-frere de Madame Patin.

LUCILE, fille de M. Serrefort.

LA BARONNE, vieille Plaideuse.

Monsieur MIGAUD, Rapporteur de la Baronne.

LISETTE, Fille de Chambre de Madame Patin.

CRISPIN, Valet du Chevalier.

Un NOTAIRE.

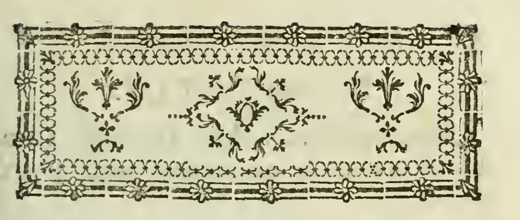
Le COCHER de Madame Patin.

LA BRIE, Laquais de Madame Patin.

JASMIN, Laquais de la Baronne.

Plusieurs Domestiques de Madame Patin.

*La Scene est à Paris chez Madame Patin.*



# LE CHEVALIER A LA MODE,

## *COMÉDIE.*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

Madame PATIN, LISETTE.

*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation & de désordre, suivie de Lisette.*

LISETTE.

QU'EST-CE donc, Madame ? Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Que vous a-t-on fait ?

Madame PATIN.

Une avanie.... Ah! j'étouffe. Une avanie ..... Je ne ſaurois parler; un ſiége.

LISETTE, *lui donnant un ſiége.*

Une avanie! A vous, Madame, une avanie! Cela eſt-il poſſible?

Madame PATIN.

Cela n'eſt que trop vrai, ma pauvre Liſette. J'en mourrai. Quelle violence! En pleine rue, on vient de me manquer de reſpect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſpect à une Dame comme vous! Madame Patin, la veuve d'un honnête Partiſan, qui a gagné deux millions de bien au ſervice du Roi! Et qui ſont ces inſolents-là, s'il vous plaît?

Madame PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à ſon carroſſe, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente. Quoi ! votre perſonne qui eſt toute de clinquant, votre grand carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un Cocher à barbe retrouſſée, ſix grands Laquais, plus chamarrés de galons que les Eſtafiers d'un Carrouſel ; tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe ?

Madame PATIN.

Point du tout : c'eſt du fond d'un vieux carroſſe, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des Laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah ! mort de ma vie ! où étoit Liſette ? Que je lui aurois bien dit ſon fait !

Madame PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage ; mais elle, avec un *taiſez-vous, Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe ! Bourgeoiſe ! dans un Carroſſe de velours cramoiſi à ſix poils, entouré d'une crépine d'or !

Madame PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſommante, je n'ai pas eu la force de répondre ; j'ai dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

---

## SCENE II.

Madame PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

AH ! vraiment, voilà un de vos Laquais en bel équipage ! Vous moquez-vous, La Brie ? Comment paroiſſez-vous devant Madame ? Quel déſordre eſt-ce là ! Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf ?

LA BRIE.

Les autres ſont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que

La Fleur & Jaſmin ont la tête caſſée par les gens de cette Marquiſe, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir auſſi.

LISETTE.

Et que ne diſiez-vous à qui vous étiez ?

LA BRIE.

Nous l'avons dit auſſi.

Madame PATIN.

Hé bien ?

LA BRIE.

Hé bien! Madame, je crois que c'eſt à cauſe de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauts !

Madame PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais, La Fleur & Jaſmin ſont chez le Chirurgien.

Madame PATIN.

Hé bien! qu'ils ſe faſſent panſer, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

## SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer ?

Madame PATIN.

J'y ſuis bien réſolue, & j'enrage contre ma deſtinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une Femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre; & ſi vous n'êtes pas encore Femme de qualité, vous êtes riche au moins; &, comme vous ſavez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent: mais la naiſſance ne donne pas toujours du bien.

Madame PATIN.

Il n'importe, c'eſt toujours quelque choſe de bien charmant qu'un grand nom,

LISETTE.

Bon, bon, Madame, vous feriez, ma foi, bien embarrassée, si vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui, malgré leur grand nom, ne sont connues que par un grand nombre de Créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

Madame PATIN.

C'est-là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une Marquise que d'un Marchand; &, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de Sergents vienne saisir le carrosse & les chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Madame PATIN.

Plût au Ciel que cela me fût arrivé, & que je fusse Marquise!

LISETTE.

Mais, Madame, vous n'y ſongez pas.

Madame PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquiſe la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La réſolution en eſt priſe, il faut que je devienne Marquiſe, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais abſolument rompre avec ces petites gens, dont je me ſuis encanaillée. Commençons par M. Serrefort.

LISETTE.

M. Serrefort, Madame! votre Beau-frere?

Madame PATIN.

Mon Beau-frere! mon Beau-frere! Parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre Beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu M. votre Mari.

Madame PATIN.

Frere de feu mon Mari, ſoit; mais, mon Mari étant mort, Dieu merci, M. Serrefort ne m'eſt plus rien. Ce-

pendant, il femble à ce craffeux-là qu'il me foit de quelque chofe; il fe mêle de cenfurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jufqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de fa femme, & faire des comparaifons d'elle à moi. Mais, eft-il poffible qu'il y ait des gens qui fe puiffent méconnoître jufqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raifon, vous. C'eft bien à lui & à fa femme à faire des comparaifons avec vous! Il n'eft que votre Beau-frere, & elle n'eft que votre Belle-fœur, une fois.

Madame PATIN.

Il n'y a pas jufqu'à fa fille qui ne fe donne auffi des airs. Allons-nous en carroffe enfemble: elle fe place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied: elle marche toujours fur la même ligne, fans obferver aucune diftance entr'elle & moi.

LISETTE.

La petite ridicule! Une niece vouloir aller de pair avec fa Tante!

Madame PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'eſt qu'avec ſes minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, & ne laiſſe pas aller ſur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde eſt fou! Parce qu'elle eſt jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Madame PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aiſément; & en devenant ſa Belle-mere, Madame, vous aurez des droits ſur elle, que la qualité de Tante ne vous donne pas.

Madame PATIN.

Comment donc ſa Belle-mere! Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à M. Migaud; que je l'épouſerai?

LISETTE.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les

deux mariages que l'on a conclus, de vous avec M. Migaud, & du fils de M. Migaud avec Lucile votre niece?

Madame PATIN.

Vraiment, je ferois bien avancée! C'eſt un beau nom que celui de Madame Migaud! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud eſt un nom de Robe, & celui de Patin n'eſt qu'un nom de Financier.

Madame PATIN.

Robe ou Finance, tout m'eſt égal; &, depuis huit jours, je me ſuis réſolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui empliſſent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah, ah! ceci ne vaut pas le diantre pour M. Migaud.

Madame PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour

vous fiéra à merveille; mais, que ce n'eſt pas aſſez d'un nom, à ce qu'il me ſemble; que je crois qu'il vous faut un mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Madame PATIN.

Je me connoîs en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment' ce choix eſt déja fait, & je n'en ſavois rien!

Madame PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le diſſe.

LISETTE.

Quel Chevalier? Le Chevalier de Villeſontaine?

Madame PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'eſt le Chevalier de Villefontaine que vous voulez épouſer?

Madame PATIN.

Juſtement,

LISETTE.

Vous n'y ſongez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un ſou de bien.

Madame PATIN.

J'en ai ſuffiſamment pour tous deux, & il y a même quelque juſtice à ce que je fais. M. Patin n'a pas gagné trop légitimement ſon bien en Normandie; & c'eſt une eſpece de reſtitution, que de relever, avec ce qu'il m'a laiſſé, une des meilleures Maiſons de la Province.

LISETTE.

Ah! puiſque c'eſt un mariage de conſcience, je n'ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud ſera ſurpris, quand vous lui apprendrez votre deſſein!

Madame PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ſes plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendroit à ſon ordinaire m'étourdir de ſes ſots raiſonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre ſache cette affaire, qu'elle ne ſoit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, Madame, il me ſemble qu'avant que d'épouſer le Chevalier de Villefontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de M. Migaud.

Madame PATIN.

C'eſt mon deſſein, vraiment ! & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela voudra dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand ! Vous avez raiſon. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

---

## SCENE IV.

M. MIGAUD, Madame PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

MADAME, j'entre peut-être indiſcrettement ; mais, je viens moi-même

vous apporter la réponſe du billet que vous m'écrivîtes hier au ſoir.

Madame PATIN.

Moi ! je vous ai écrit, Monſieur ?

M. MIGAUD.

Oui, Madame ; une vieille Baronne, qui a un procès dont je ſuis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Madame PATIN.

Ah ! je m'en ſouviens, oui, oui ; c'eſt une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours, pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

M. MIGAUD.

Je ſuis bien-aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus de chimere que de raiſon ; & en vérité, il y a peu d'honneur à ſe mêler....

Madame PATIN.

Comment, Monſieur ! vous ne lui ferez pas gagner ſon procès ?

M. MIGAUD.

Moi, Madame? cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la juſtice....

Madame PATIN.

La juſtice! la juſtice! Vraiment, ſi la juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous euſſe?

M. MIGAUD.

Mais, Madame....

Madame PATIN.

Mais, Monſieur, je ne prétends pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien; & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des perſonnes que je protége.

M. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intéreſſe dans une cauſe où il n'y a que de la honte à recevoir.

Madame PATIN.

En vérité, Monſieur, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige, lorſque je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi, Monſieur! il ſemble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

M. MIGAUD.

Sérieuſement, Madame....

Madame PATIN.

Ah! Monſieur, point de réplique; je vous prie. Je me fais entendre, ſi je ne me trompe. C'eſt à vous de prendre vos meſures là-deſſus. Liſette, ſi la perſonne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me faſſe avertir chez Araminte, où je vais jouer au Reverſis. Monſieur, je vous donne le bon jour.



## SCENE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

LISETTE?

LISETTE.

Monſieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta Maitreſſe?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie ſujet de l'être?

LISETTE.

Il me ſemble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela ſignifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me ſemble pourtant que cela n'eſt pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin ma Maitreſſe, & vous avez cru juſqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires ſont aſſez avancées pour me le faire préſumer; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'aux termes où nous en ſommes, elle prenne des airs ſi bruſques.

LISETTE.

Cela ſeroit auſſi un peu ſurprenant, ſi vous ne la connoiſſiez pas; mais, vous ſavez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois.....

LISETTE.

Eh! laissez-là le respect, Monsieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connoîs trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Ecoute, Lisette; puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne-foi que le caractere de Madame Patin m'a toujours fait peur; & que, sans certains intérêts de mon Fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa Belle-sœur ne dissipe les grands biens que son Mari lui a laissés en mourant; & c'est pour s'assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon Fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assûre par-là plus de quarante-mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses : & je suis, graces au Ciel, d'une profession & d'un caractere à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès-à-présent à y mettre Madame Patin ; car je vous avertis que, si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son Mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

LISETTE.

Je me suis sentie de l'inclination à vous rendre service ; il me semble que Monsieur votre Fils, qui est un garçon si sage & si honnête, fera bien un meilleur usage de quarante-mille livres de

rente, auxquelles vous en voulez, que le petit fat à qui Madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta Maitresse auroit-elle changé de pensée ?

LISETTE.

Elle s'est mis la Cour en tête ; &, pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le Chevalier de Villefontaine,

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le Chevalier de Villefontaine ! Tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le tems, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire, & de prendre du tabac.

LISETTE.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur ! boire, & prendre du tabac, c'eſt ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

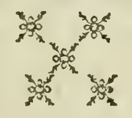
Je ne ſaurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas; mais, avertiſſez-en toujours M. Serreſort par précaution, & prenez vos meſures comme ſi vous en étiez perſuadé; la ſuite vous convaincra du reſte. Voici notre Chevalier, adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une femme !



## SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Bon-jour, ma pauvre Liſette. Ah, ah ! tu as du deſſein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint !

LISETTE.

Eſt-ce à moi que vous parlez, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc ?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-tems, Monſieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoiſſe. Mais, qui te fait tes manteaux ? Je veux mettre

ton Ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coëffe, la friponne !

LISETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je serai bien-aise qu'on l'avertisse de votre impatience; aussi-bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

---

## SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH! vous voilà, Monsieur ! je vous cherchois par-tout pour vous dire que la Baronne ....

LE CHEVALIER.

Paix, paix! tais-toi. Ne vois-tu pas où nous ſommes?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; mais la Baronne....

LE CHEVALIER.

Eh, ventrebleu, maraud! ne t'ai-je pas dit que, quand je ſuis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela eſt vrai. Mais, Monſieur, cette Baronne....

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur le fat, taiſez-vous, encore une fois; & ne venez point gâter une affaire, qui eſt peut-être la meilleure qui me puiſſe arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! Quoi, Monſieur! la Maitreſſe du logis parle-t-elle de mariage, & ſongez-vous à l'épouſer? L'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? Pauvre ſot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai, ſi je veux; mais, je la hais comme la peſte, & ce ne ſeroit pas elle que j'épouſerois.

CRISPIN.

Non. Le diable m'emporte, ſi je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce ſeroit quarante - mille livres de rente qu'elle poſſede, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que ce ſont les quarante-mille livres de rente que vous épouſeriez en l'épouſant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Madame Patin, Dieu me damne!

CRISPIN.

Ce ne ſeroit pas auſſi la vieille Baronne; car, vous lui promettez tous les huit jours de l'épouſer dans la ſemaine;

& il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à Madame Patin ; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire que, s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus long-tems que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, Monsieur, je n'aime point les Soubrettes, voyez-vous! A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais ſi je n'aimerois point une petite Brune, qui eſt la plus charmante du monde; & ſi elle étoit auſſi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'héſiterois point à lui ſacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore ſavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi; car, il n'y a point de petite Brune ſur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guérêts. Parbleu! c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un pere extrêmement biſarre, à ce qu'elle m'a dit; & ce n'eſt que ſous le prétexte d'aller voir une certaine Tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déja à la perfection; n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au-delà de l'imagination. Une vivacité.... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Criſpin; ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu! j'ai des entêtemens de fortune, & je craindrois de me faire avec cette petite perſonne une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Songeons au ſolide, mon ami, nous donnerons enſuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'eſt bien dit. Or çà, je vois bien que c'eſt la Dame d'ici qui eſt la meilleure à ménager, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ſes préſents.

LE CHEVALIER.

Comment! que parles-tu de préſents?

CRISPIN.

C'eſt ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des préſents; mais, je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'eſt-ce que ces préſents?

CRISPIN.

Hé! Monſieur, c'eſt, par exemple, un fort beau carroſſe qu'elle a fait mettre ſous une de vos remiſes, deux gros chevaux dans votre écurie, un Cocher & un gros barbet qui ont amené tout

cela, & que je vais renvoyer, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme ! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon ; mais, vous ne ſongez pas que Madame Patin....

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carroſſe eſt beau ?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent,

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne ! Et les chevaux ?

CRISPIN.

Les chevaux, ſont des chevaux qui ont l'air aiſé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme ! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'aurai

l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh! ſans vous, il n'y a rien à faire; & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carroſſe & le barbet, ſi vous ne venez les recevoir vous-même; & encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, & il me ſemble qu'elle m'a dit qu'un de ſes procès ſe jugeoit demain ſans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien! dis-lui ſeulement que je la verrai aujourd'hui ſans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle ſe fie à la mienne?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu! vous viendrez, puiſque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Taîs-toi donc, maraud, & laiſſe-moi ſortir honnêtement d'avec celle-ci.

## SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

JE vous ai fait attendre, Monſieur le Chevalier; mais, vous me devez ſavoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je ſuis bien-aiſe de me dérober aux importunités de quelques gens qui ſe croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'ôſent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On eſt trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; & j'attendrai toujours volontiers, quand je ſerai ſûr de ne pas attendre inutilement.

Madame PATIN.

Qu'il eſt obligeant, & qu'il dit les

choses de bonne grâce! Au moins, Monsieur le Chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Madame PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; & vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Le carrosse s'ennuira sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

Madame PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Madame PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu ?

Madame PATIN.

Allons, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Madame PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais, Madame, ce qu'il marmotte entre ſes dents, de carroſſe, de chevaux, d'équipage. C'eſt mon Sellier qui m'attend, n'eſt-ce pas?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, & ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame: c'eſt un nouveau carroſſe que je me donne. Je ſais que je vous fais plaiſir de me bien mettre en équipage; & je meurs d'impatience de voir ſi vous devez être contente de celui-ci.

Madame PATIN.

Je vais le voir avec vous; & puiſque c'eſt pour me plaire que vous faites cette dépenſe, je ſerai bien-aiſe d'être la premiere à vous en dire mon ſentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! ſongez, de grâce . . .

Madame PATIN.

A quoi, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Hé, Madame!

Madame PATIN.

Comment!

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits ſoins qu'on vous verroit prendre? Cela ſeul ſuffiroit pour

découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; & je ſerois au déſeſpoir que quelques ſoupçons nous attiraſſent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Aſſurément, Madame; & il ne ſeroit pas honnête que mon Maître eſſayât ſon carroſſe devant vous. La femme de ſon Sellier eſt une cauſeuſe!

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; il y a des ſuites à craindre que je prévois, & que je ne ſaurois vous dire. Adieu, Madame; je reviendrai dans un inſtant, ſi vous voulez me le permettre......

Madame PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & paſſez chez votre Notaire pour ce que vous ſavez.



## SCENE IX.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être ſacrifiée par Monſieur le Chevalier à l'impatience de voir ſon carroſſe.

Madame PATIN.

Que tu es folle, Liſette! Je lui ſais bon gré de cette impatience. C'eſt pour me faire plaiſir qu'il a fait faire ce carroſſe. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne ſais; mais je crains bien que ce M. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes-gens ſur-tout, ſont d'étranges perſonnages. Celui-ci; encore qu'il ſoit votre Amant, vous voyez avec quelle bruſquerie il vous quitte, pour aller voir un carroſſe neuf. S'il eſt jamais votre Mari, il ſe levera d'auprès de

vous dès quatre heures du matin, pour voir panſer ſes chevaux. Le beau régal pour une femme!

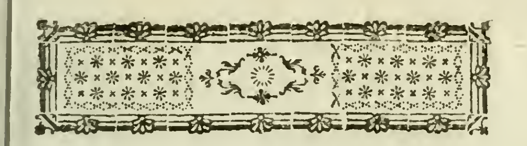
Madame PATIN.

Tu ne ſais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardieſſe de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle ſe fait de belles affaires! S'il faut malheureuſement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque groſſe taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là?

M. SERREFORT.

Eſt-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette Femme de qualité?

LISETTE.

Vous ſavez déja cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai ſue un quart-d'heure après qu'elle eſt arrivée; & comme on achevoit de me la conter, M. Migaud eſt venu m'avertir du deſſein où elle eſt d'épouſer un certain Chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, Monſieur, vous avez-là une Belle-ſœur qui vous donnera de la peine à la réduire; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Sur-tout, ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'au-

torité avec elle; car, voyez-vous! quoiqu'elle vous méprife quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'ôfe pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laiffe-moi faire.

LISETTE.

La voici.

---

## SCENE II.

M. SERREFORT, Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Madame PATIN.

Ah! Monfieur Serrefort, quel deffein vous amene? Vous m'auriez fait plaifir de me fouffrir feule aujourd'hui; mais, puifque vous voilà, finiffons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce donc, Madame ma Belle-ſœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; &, ſans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Madame PATIN.

Un fauteuil, Liſette. Je prévois que Monſieur va m'endormir.

M. SERREFORT.

Non, Madame; &, ſi vous êtes ſage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Madame PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes ſermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

Madame PATIN.

Ah, ah! vous vous intéreſſez étrangement à ma conduite!

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéreſſera, ſi je ne le fais pas? Vous êtes la Tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin, mon frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde que la veuve de mon frere; la Tante de ma fille, eſt une folle achevée.

Madame PATIN.

Comment une folle! Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes à quoi je ne ſais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé! ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Madame PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expoſée que parce qu'on me me croit votre Belle-ſœur; mais, voilà qui eſt fait, Monſieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la ſuis plus

depuis mon veuvage: je vous renonce pour mon Beau-frere, Monſieur Serrefort ; &, puiſque juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un Partiſan, je prétends . . . .

M. SERREFORT.

Hé ! têtebleu, Madame Patin, c'eſt le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin ; &, ſans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne ſeriez guere en état de prendre des airs ſi ridicules. Je voudrois bien ſavoir....

Madame PATIN.

Courage, courage, Monſieur Serrefort ! vous faites bien de jouer de votre reſte.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien ſavoir, vous dis-je, ſi vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carroſſe, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere ; un cocher maigre, vétu de brun ; un petit laquais ſeulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modeſtes, que de promener par la ville ce ſomptueux équipage

page qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclabouſſent les gens de pied ; & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriſer des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faſte qui vous environne.

LISETTE.

Mais, Monſieur ... *à Madame Patin, qui touſſe, crache & ſe mouche.*
Qu'avez-vous, Madame ?

Madame PATIN.

Je prends haleine. Monſieur ne va-t-il pas paſſer au ſecond point ?

M. SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toujours à l'équipage.

Madame PATIN.

Le fatiguant homme !

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choſes, de Cocher à barbe retrouſſée ? Quand ce ſeroit celui de la Reine de Saba ...

LISETTE.

Mais, eſt-ce que vous voudriez, Monſieur, que Madame allât faire la barbe à ſon Cocher ?

M. SERREFORT.

Non ! mais, qu'elle en prenne un autre.

Madame PATIN.

Oh bien, Monſieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma maniere; je ne veux point de vos conſeils, & me moque de vos remontrances. Je ſuis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de perſonne que de moi-même. Vous venez ici me morigener, comme ſi vous aviez quelque droit ſur ma conduite; c'eſt tout ce que je pourrois ſouffrir d'un mari.

M. SERREFORT.

Quand M. Migaud ſera le vôtre, il ſera comme il l'entendra, Madame: car, je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; & ſi vous aimez tant la dépenſe, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus ſupportables.

Madame PATIN.

Oui, Monſieur, quand Monſieur Migaud ſera mon mari, je prendrai ſes leçons, pourvu qu'il ne ſuive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux ſiennes. Eſt-ce fait? Avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je ſorte?

M. SERREFORT.

Non, Madame; demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous aſſûre; mais, qu'une tête bien ſenſée en ait au plutôt la conduite, & que ce double mariage, que nous avons réſolu, ſe termine avant la fin de la ſemaine, je vous prie.

Madame PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.



## SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOILA un ſot homme, de ne pas dire d'abord les choſes. Il étoit bien beſoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de M. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout auſſitôt, & il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Madame PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il ſemble qu'il ne ſoit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

Madame PATIN.

Que je le haïs! Je ne ſerai point ſatisfaite qu'il ne lui ſoit arrivé quelque aventure déſeſpérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; & quand vous ferez une fois la Belle-mere de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

Madame PATIN.

La Belle-mere de sa fille, moi? Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en souvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à M. Serrefort.

Madame PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! J'aurois promis à M. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après demain.

LISETTE.

Oui, Madame?

Madame PATIN.

Oui, vraiment; car, dès demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela eſt bien adroit.

Madame PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite niece bien échauffée.

Madame PATIN.

Quoi! je ſerai toujours obſédée ou par le pere ou par la fille? La mere ne viendra-t-elle point encore?

---

## SCENE IV.

Madame PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'ATTENDOIS avec impatience que mon pere ſortît, ma Tante, pour vous

dire une nouvelle, qui vous ſera voir que je ſuis autant dans vos intérêts, que mon pere vous eſt contraire.

Madame PATIN.

Que vous ſoyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y ſoit pas, c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE

Oh! ma Tante, je crois que vous ne ſerez pourtant pas fâchée de ſavoir ce qu'on a dit à mon pere.

Madame PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouſer un homme de la Cour; & il a réſolu je ne ſais combien de choſes pour vous en empêcher.

Madame PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Liſette?

LISETTE.

Je ne ſais, Madame. Le Chevalier a cauſé, peut-être. Les Chevaliers ſont de grands cauſeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ſes meſures ; c'eſt de faire vos affaires tout doucement, ma Tante, & de vous marier en cachette.

Madame PATIN.

Je ſais ce qu'il faut que je faſſe. Les gens qui ont dit cette nouvelle ſont des bêtes, & votre pere auſſi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma Tante ; mais, j'ai une démangeaiſon furieuſe de vous voir Femme de qualité.

Madame PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaiſir-là, & je vous conſeille par avance, de commencer de bonne heure à garder avec moi certain reſpect où vous devez être, & où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la ſuite.

LUCILE.

Comment donc, ma Tante ?

Madame PATIN.

Défaites-vous ſur-tout de *ma Tante* ; & ſervez-vous du mot de *Madame*, je

vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma Tante, puiſque vous êtes ma Tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Madame PATIN.

C'eſt qu'étant Femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre Tante, ſans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarraſſe pas, ma Tante; je deviendrai bientôt auſſi Femme de qualité.

Madame PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins auſſi grande Dame que vous.

Madame PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connoîs un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu pluſieurs fois aux

Tuileries, qui m'épouſera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine,

Madame PATIN.

Ah, ah! Et comment s'appelle-t-il, ce Seigneur?

LUCILE.

On l'appelle Monſieur le Marquis des Guérêts. Il eſt fort riche, & fort de qualité; car il me l'a dit.

Madame PATIN.

Vraiment, je ſuis bien-aiſe, ma niece, que, malgré la mauvaiſe éducation que votre pere vous a donnée, vous preniez des ſentimens dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre Parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma Tante.

Madame PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec ce Monſieur que vous aimez, afin

que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi ; & que, quand mon pere voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma Tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma Tante se dépêchât, car M. le Marquis des Guérêts, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

Madame PATIN.

Oh bien ! ma Niece, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence, que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin !

Madame PATIN.

Oui, ma Niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon Amant, & lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma Tante.

Madame PATIN.

Adieu, ma Niece.

---

## SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH ! Lisette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort ! Sa fille est entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouser, & elle meurt d'être épousée. Si le pere & la mere en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, Madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre Niece ?

Madame PATIN.

Assurément, & je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment, Mais voici M. le Chevalier.

---

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, Madame PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bien! Madame, n'ai-je pas fait diligence?

Madame PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience ....

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame; faites-moi, je vous prie, la

juftice de croire que je ne vis qu'autant que je fuis auprès de vous.

Madame PATIN.

Cela eft tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la converfation qu'ils vont avoir enfemble, & je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

Madame PATIN.

Lifette, dites là-bas que je n'y veux être pour perfonne, & mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée à couvert des importuns.

LISETTE,

Oui, Madame. (*Bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.



## SCENE VII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER.

Madame PATIN.

HÉ bien ! Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage ?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce ſoir, & s'il eſt de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune choſe pour être parfaitement au mien.

Madame PATIN.

Puiſque cela eſt, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Des chiffres ? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, je ne ſais ce que le Peintre s'eſt aviſé d'y mettre.

Madame PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame !

Madame PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N & l'V, font un aſſemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment ?

LE CHEVALIER.

Madame.

Madame PATIN.

Vous faites le diſcret, Chevalier; mais, vous êtes un badin, & dans les termes où nous en ſommes, toutes ces façons-là ne ſont pas permiſes.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carroſſe eſt apparemment celui de la Baronne.

Madame PATIN.

Avez-vous passé chez le Notaire ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laissé un billet.

---

## SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la Baronne.*

Mais, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, m'amie, votre Maitresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Madame PATIN.

Ah, juste Ciel ! C'est une importune

Plaideuſe, dont nous ne ſerons débarraſſés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu, c'eſt ma Baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impoſſible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pu lui perſuader que vous n'y étiez pas.

Madame PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y ſuis pas? Eſt-ce pour des perſonnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le diſois bien, m'amie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! Monſieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure.....

Madame PATIN, *à Liſette.*

Le Chevalier connoît la Baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais, je ne m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Madame PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*Haut.*) Madame, je ne sais....

LE CHEVALIER, *à Madame Patin.*

Ah, Madame! regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. (*A la Baronne.*) vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

Madame PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité

ſur le chapitre de M. le Chevalier, ni par quel motif....

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif!

LE CHEVALIER, *à la Baronne.*

Hé, Madame! de grâce. (*A Madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame eſt une perſonne de qualité, (C'eſt ma Couſine germaine.) qui m'eſtime cent fois plus que je ne mérite; (Je ſuis ſon héritier.) elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnoiſſance imaginable. (Elle y mettroit obſtacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établiſſement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des meſures contraires aux ſiennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif....

Madame PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites moi ſeulement, je vous prie, quel

commerce Monſieur le Chevalier....

Madame PATIN.

Commerce, Madame? Qu'eſt-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne! Ignorez vous que la maiſon de Madame eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illuſtre à Paris? (C'eſt une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre deſſein.) Que ſa bienveillance pour moi eſt ce qui fait tout mon mérite? (C'eſt une babillarde qui le diroit.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'eſt cela qui m'amene ici?

Madame PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons enſemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Hé! de grâce, Meſdames, n'entrez point dans des éclairciſſements qui ne ſont bons à rien. Soyez amies pour

l'amour de moi, je vous en conjure; & que celle de vous deux qui m'eſtime le plus, embraſſe l'autre la premiere.

*La Baronne & Madame Patin courent s'embraſſer avec empreſſement.*

LA BARONNE.

Madame, je ſuis votre ſervante.

Madame PATIN.

C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, Madame, je vous prie.

Madame PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, Monſieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame; mais, on trouve ſa cauſe fort mauvaiſe.

LA BARONNE.

Madame, on a menti; je la maintiens bonne. Demandez à M. le Chevalier, il la ſait ſur le bout de ſon doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame;

que je ne ſais pas de laquelle il eſt queſtion. Je ſais ſeulement qu'elles ſont toutes auſſi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonſtances dont je ne me ſouviens pas bien; mais, qui ſont les plus juſtes du monde, ſans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, Madame; écoutez ſeulement. C'eſt un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon Biſayeul y commandoit un Régiment; il fut tué à cette bataille. Ah! s'il étoit encore au monde, je ſerois bien ſûre de gagner ma cauſe. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame ... (*Elle voit rire Liſette.*) Qu'avez-vous à rire, m'amie? Vous avez-là une chambriere bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence, quand je parle de mes Ayeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame,

mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre Maitresse....

Madame PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, Madame, & finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, Madame. Remettez-moi un peu, Monsieur le Chevalier.

---

## SCENE IX.

Madame PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

LISETTE, dis un peu à mon Maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà; voici le fait. J'ai un moulin à vent, Madame : il eſt à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paiſible poſſeſſion de mon moulin; cela n'eſt-il pas juſte?

Madame PATIN.

Hé! ne l'avez-vous pas, Madame?

LA BARONNE.

Hé non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent-cinquante ans; oui, il y a environ cent-cinquante ans que le grand-pere de ma Partie fit planter proche de ma maiſon un bois, qui fait à préſent tout l'ornement de la ſienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Criſpin me fait ſigne! Qu'eſt ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue, & qu'il prévoyoit bien qu'avec le

tems, ce bois deviendroit haute-futaie;

Madame PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice ?

LA BARONNE.

Assurément, Madame; & moi, pour lui faire piece, par représailles j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma Partie, & que ce bois.... Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît; & que ce bois....

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à M. Migaud, je vous assûre.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

Madame PATIN.

Je ne puis ſortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais, mon procès ſe juge demain, Madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occaſion aux cheveux. (*Haut.*) Eh ! Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez M.Migaud. (*Bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

Madame PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Allons, Madame, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Meſdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, je vous prie, Madame, je ne ſais point parler de procès.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Madame PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous ſuis.



## SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crifpin à fon Maître? Obfervons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'efprit pour fe retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empreffement?

CRISPIN.

Je ne fais, Monfieur.

LE CHEVALIER.

Comment! tu ne fais, maraud!

CRISPIN.

Monfieur, Monfieur! ne vous fâchez pas. J'ai une Lettre, qui vous expliquera toutes chofes. Le Porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la moi. L'eſt-ce-là ?

CRISPIN.

Non, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce donc ?

CRISPIN.

C'eſt la liſte de vos Maitreſſes, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton & moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat ! Veux-tu déchirer ces ſottiſes-là !

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monſieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous ſerez bien-aiſe, peut-être, de relire ce petit Mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la Lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les Vers que vous fîtes faire l'autre jour, pour la Baronne, par ce misérable Poëte, à qui vous donnâtes ce vieux juste-au-corps, qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la Lettre d'aujourd'hui ?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de M. le Marquis des Guérêts. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite Brune des Tuileries. Lisons.

LETTRE.

*Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me suis résolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où j'ai mille choses à*

*vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.*

CRISPIN.

Le Porteur m'a menti, Monſieur; ce Billet-là ſent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Criſpin. Je cours trouver la petite Brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon, mais il n'importe. Je ſerai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces Vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils ſerviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déja

fait ſervir à plus de huit perſonnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'eſt-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit....

CRISPIN.

Diable! votre garderobe ſeroit bientôt dégarnie de juſte-au-corps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien; écrivez ſeulement. Si le Poëte a vendu ces Vers autant de fois que vous les avez envoyés, il n'y a point de fille de bonne maiſon qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends Madame Patin, & tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vos tablettes ſont-elles ſages, au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chanſons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adreſſes ſcandaleuſes?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier; ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'eſt que les tablettes de vos pareils ſont ordinairement de mauvais livres, & il y auroit conſcience; . . . . mais voici Liſette qui nous écoute, je crois?

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec Madame Patin; N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN.

Ma foi, je ne ſais; mais puiſque la

voici, je vais lui laiſſer ces tablettes; elle les donnera à ſa Maitreſſe?

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, je ſerois bien-aiſe d'aller voir un peu ce que c'eſt que votre petite brune. Je ſuis curieux, voyez-vous!

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, marouſle. Ma pauvre Liſette, je viens de me ſouvenir que j'ai une affaire de conſéquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maitreſſe revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'eſt aſſez, Monſieur; je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle; & mon Maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé ! va, va, je n'ai point de curiofité; & j'en fais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

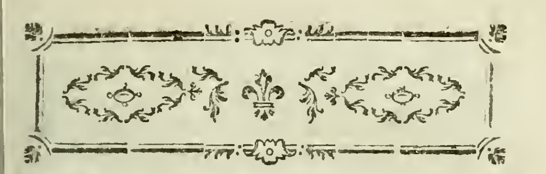
---

## SCENE XI.

LISETTE, *feule.*

TOUT ceci ne réjouira pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines chofes.... Mais! qu'eft-ce que ce papier? Ah! ah! *Lifte des Maitreffes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.* .... Vraiment! voilà un furcroît de réjouiffance pour Madame; & rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, & pour la détromper de fon Chevalier. Profitons de cette occafion, & donnons-lui ce petit régal auffitôt qu'elle fera revenue.

*Fin du fecond Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NON, Monſieur, Madame Patin, n'eſt pas ſeule entêtée d'un homme de Cour; Lucile, ſa Niece, & votre prétendue Bru, ſuit l'exemple de ſa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un mariage *incognitò*, avec un galant du caractere du Chevalier; elle en eſt éperduement amoureuſe.

M. MIGAUD.

Ouais ! voilà une étrange famille ; & il faut être bien ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer ou la Tante ou la Niece.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente ſont quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien des petites choſes.

M. MIGAUD.

Tu as raiſon ; & cet entêtement où eſt Madame Patin, pour ce Chevalier, m'embarraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante-mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet entêtement ; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon Fils ne vienne pas ſi facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh ! pour Lucile, dès que M. Serrefort ſaura la choſe, il la mettra ſur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a ſeulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naiſſante ; elle n'eſt encore guere avancée, Dieu merci ; & pourvu

qu'on faſſe diligence, il n'y a rien, ce me ſemble, à riſquer pour Monſieur votre Fils.

M. MIGAUD.

Oh ! ma pauvre Liſette, ce ſont les ſuites qui me paroiſſent à craindre. Une jeune Femme, dont on force les volontés, tombe ſouvent dans de terribles irrégularités; ſur-tout quand ſon Mari a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'eſt pas à moi de diſputer contre vous ſur ces ſortes de choſes, & vous devez mieux ſavoir ce qui en eſt; mais, en tout cas, vous êtes un bon pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne ſongeons préſentement qu'à guérir Madame Patin de ſon entêtement: c'eſt le principal, comme je vous ai dit; & j'ai en main de quoi lui donner de furieux ſoupçons de ſon Chevalier. Elle eſt prompte à prendre la chevre, & elle y fera réflexion, je m'aſſure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces ſoupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier

dans une affaire, dont je viens donner avis à ta Maitreſſe. Il eſt bon de lui brouiller la cervelle de pluſieurs manieres, & de pluſieurs choſes.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

---

## SCENE II.

Madame PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

Madame PATIN.

Où eſt le Chevalier, Liſette? Qu'a-t-il dit en mon abſence? Qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut-le-pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Madame PATIN.

Quoi! je ne ſors que pour l'obliger; il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas!

LISETTE.

Bon, Madame! eſt-ce que que les gens comme Monſieur le Chevalier ſont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? Cela eſt bon pour des gens raiſonnables, comme Monſieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu ſortir que vous ne fuſſiez rentrée.

Madame PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là ſe fût impatienté que l'autre. (*Haut.*) Je viens de chez vous, Monſieur; & cela eſt fort mal, de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendu, Madame, ſi j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai paſſé chez une Marquiſe....

Madame PATIN.

Chez une Marquiſe, Monſieur! chez une Marquiſe! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes! Il me ſemble que des perſonnes comme vous, dévouées

au Public, ne doivent être que chez eux ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons ſouvent celles de nos amis; & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés ſur quelque choſe qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le Jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

Madame PATIN.

C'eſt pour la même affaire que j'allois chez vous; mais quels avis, Monſieur, vous-a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puiſque l'affaire vous touche, il n'eſt pas extraordinaire que je m'y trouve intéreſſé : vous avez eu quelque démêlé de carroſſe à carroſſe, avec une Marquiſe, qu'on nomme Dorimene.

Madame PATIN.

Ah! ah! qui vous a conté cette hiſ-

toire? Vous connoiſſez cette Marquiſe-là, Monſieur?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Et c'eſt de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Hé bien! Monſieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'eſt une bonne impertinente que votre Marquiſe Dorimene, & je vous trouve bien plaiſant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez, vous-même!

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu viſite que pour vous obliger, Madame; je la connoîs, elle eſt d'une humeur violente; elle ſe croit offenſée, & elle eſt femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Madame PATIN.

Plaît-il, Monſieur? Que voulez-vous

dire ? Hé ! ſont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille ?

M. MIGAUD.

Hé ! Madame, il n'eſt rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous ſeriez au-deſſus de tout cela, vous voulez bien que je vous diſe qu'il y a de certaines choſes que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Madame PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît ?

M. MIGAUD.

Tout, Madame. Vous avez l'âme parfaitement belle; vous êtes la perſonne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence eſt ſoutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir poſſéder ſi tranquillement. On pourroit troubler cette paiſible jouiſſance par quelque recherche, & ces ſortes de recherches ſont ordinairement ſuivies d'une chûte preſque infaillible.

Madame PATIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne crains point que votre Marquiſe me faſſe tomber auſſi facilement qu'elle a fait reculer mon carroſſe.

M. MIGAUD.

Je me ſuis déja ſervi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle, pour l'obliger à ſe taire.

Madame PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne ſerai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle eſt une de ces parleuſes qui diſent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le deſſein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de ſa violence à ma priere, mais je ne l'ai que ſuſpendu; c'eſt à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Madame PATIN.

Mais encore! que faudroit-il que je fiſſe pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

Madame PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités! Moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, Madame.

Madame PATIN.

Mais je ne connoîs point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; & si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Villefontaine....

Madame PATIN.

Le Chevalier de Villefontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, Madame; c'eſt un homme qui la gouverne abſolument.

Madame PATIN.

Ce Chevalier eſt amoureux de cette Marquiſe?

M. MIGAUD.

Non pas, Madame; c'eſt la Marquiſe qui eſt amoureuſe du Chevalier; & le Chevalier a la bonté de ſouffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve ſon compte.

Madame PATIN.

Liſette, qu'eſt-ce, ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, Madame; il n'eſt pas que quelque femme de vos amies ne ſoit des ſiennes; & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Madame PATIN.

J'aurai ſoin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou ſix, entr'autres, avec qui il a quelqu'eſpece d'engagement,

pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

Madame PATIN.

Ma pauvre Lisette !

M. MIGAUD.

C'est un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de Belles. Il leur promet tour-à-tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage; l'autre lui fournit de quoi jouer; celle-ci arrête les parties de son Tailleur; celle-là paie ses meubles & son appartement. Et toutes ces Maitresses sont comme autant de fermes, qui lui font un gros revenu.

Madame PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, & je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui puisse appaiser

paîſer la Marquiſe, & vous épargner les démarches qui vous ſont tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle eſt plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

---

## SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les ſiennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre Epoux au premier jour.

Madame PATIN.

Seroit-il poſſible, Liſette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le perſuader?

LISETTE.

Bon! Madame, fourbe! Cela ne s'appelle point fourberie: en termes de Cour, à ce que j'ai ouï dire, c'eſt gentilleſſe, tout au plus.

Madame PATIN.

Monſieur Migaud ne ſait point que je le connoîs.

LISETTE.

Il n'y a point d'apparence.

Madame PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, eſt aſſurément ſans deſſein.

LISETTE.

Vraiment ! s'il vous avoit cru de ſes amies, il n'en auroit pas parlé ſi librement.

Madame PATIN.

Ah ! Liſette, le Chevalier me trompe aſſurément ; & je ſuis peut-être une de ces cinq ou ſix à qui il promet tour-à-tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en préſence de Monſieur Migaud.

Madame PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faſſe de ces tablettes ?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose deſſus, & ce ſont peut-être les raiſons qui l'ont empêché de vous attendre.

Madame PATIN.

Voyons. Ah ! ah ! vraiment le Chevalier n'eſt point ſi coupable. Il n'eſt ſorti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Ce ſont des Vers les plus tendres du monde; & ſi ſon cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monſieur Migaud eſt un médiſant, le Chevalier eſt honnête-homme.

LISETTE.

Oui, Madame, aſſurément; & pour moi, je jurerois quaſi qu'il vous aime.

Madame PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de ferments.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas?

Madame PATIN.

Quel papier as-tu là?

LISETTE.

C'eſt un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce ſoit ce fou de Criſpin qui l'ait laiſſé tomber de ſa poche. Il y a quelque choſe de tout-à-fait drôle, Madame ; & je l'ai gardé pour vous en donner le divertiſſement.

Madame PATIN.

Voyons ce que c'eſt. *Liſte des Maîtreſſes de mon Maître, avec leurs noms, demeures & qualités.* Et vous croyez, Liſette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, Madame. Liſez, liſez ſeulement le reſte, cela vous donnera du plaiſir, je vous en réponds.

Madame PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimene la médiſante, rue des Mauvaiſes-Paroles.* Dorimene!

Dorimene ! Ah ! voilà ma Marquise justement ; Monsieur Migaud avoit raison, le Chevalier est un scélérat. Un siége, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame ! Madame ! Oh ! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puisque vous êtes si sensible.

Madame PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Madame PATIN.

*La sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'Hôtel de Picardie.* Le traître !

*La magnifique Marchande, rue des Cinq-Diamants, à la Folie des Bourgeoises.* Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

*Lucinde la coquette, en Cour, au Grand-Commun.* Que je le hais !

*Silvanire la précieuſe, rue Montorgueil.* Je le déteſte !

*Mademoiſelle du Haſard, rue des Bons-Enfants, au Repentir.* C'eſt un monſtre !

*La groſſe Marquiſe au teint luiſant, rue du Plâtre, proche les Enfants-Rouges.* C'en eſt fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais ! Madame.....

Madame PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, réſolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Madame PATIN.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner ſon congé de votre part.

Madame PATIN.

Non, non, Liſette, laiſſe-le venir. Je veux le confondre, & voir avec

quelle effronterie il ſoutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

---

## SCENE IV.

LE CHEVALIER, Madame PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir !

Madame PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monſieur ? De la rue Montorgueil ? Des Enfants-Rouges ? Eſt-ce la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame?

Madame PATIN.

Ce que je veux dire, perfide!

CRISPIN.

Haie, haie!

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assûre.

Madame PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Madame PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame...... Je vais faire une petite commission que mon Maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

Madame PATIN.

Non, non; il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, vous-même, Madame. Qu'eſt-ce que ce papier, je vous prie.

Madame PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monſieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt la liſte de vos Maîtreſſes, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liſte de mes Maitreſſes!

Madame PATIN.

Ah! ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces ſottiſes-là, marouſle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monſieur; que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton.

Madame PATIN.

Quelle eſt-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'eſt une des Maitreſſes de Monſieur Criſpin, apparemment.

CRISPIN.

Non; le diable m'emporte. C'eſt cette Marchande de bouquets, qui eſt à la porte des Tuileries.

Madame PATIN.

Qui? Cette malheureuſe!

CRISPIN.

Comment! Madame; c'eſt une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut ſavoir auſſi comme elle eſt employée, & combien de femmes des plus hupées ſont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh! diable, c'eſt une illuſtre, vous dis-je, & qui ménage elle ſeule plus d'intri-

gues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Madame PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois & de Jeanneton?

CRISPIN.

C'eſt pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton eſt une des amies de mon Maître; & que comme je la trouve drôle, je ſuis de ſes amis; & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner enſemble cette liſte, & nous forgeâmes des noms, des qualités, & des demeures, qui ne ſont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Madame PATIN.

Fort bien; voilà ton Maître pleinement juſtifié. C'eſt un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connoîs pas? & tout cela n'eſt qu'un jeu d'eſprit de Monſieur Criſpin? N'eſt-il pas vrai, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame; je connoîs Dorimene, & peut-être toutes celles qui

ſont ſur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées ; mais, ce ne ſont point mes Maitreſſes ; & puiſque Monſieur Criſpin s'eſt diverti à mes dépens, & que cette liſte vous irrite ſi fort contre moi, je prétends que ce ſoit lui qui me juſtifie.....

CRISPIN.

Moi, Monſieur !

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame ; & vous, Monſieur le marouſle, à chaque article, expliquez à Madame les raiſons qui me faiſoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commiſſion. Monſieur, vous expliqueriez mieux que moi.....

LE CHEVALIER.

Non, non ; votre imagination a fait la ſottiſe, il faut que ce ſoit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Liſez, liſez ſeulement, Madame.

Madame PATIN.

Ma pauvre Liſette, il le prend ſur un ton qui me fait croire qu'il n'eſt point coupable.

LISETTE.

Et c'eſt ce ton-là qui me le feroit croire plus ſcélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien! Madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

Madame PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expoſe à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

Madame PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous in-

nocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette Comteſſe qui demeure à l'Hôtel de Picardie ? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Eclaircis Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'eſt pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles......

CRISPIN, *à Madame Patin.*

Cette Comteſſe-là eſt une folle, & c'eſt par une eſpece de ſympathie que mon Maître...... Que diable ! vous me ferez dire quelque ſottiſe, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Madame PATIN.

La ſympathie eſt admirable. Et cette Mademoiſelle du Haſard, eſt-ce par ſympathie qu'il lui rend viſite, ou pour ſe faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé ! fi, Madame, il ne la va jamais voir qu'en ſortant de chez Rouſſeau. Quand il eſt un peu en train ſur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour ſe divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monſieur ; vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

Madame PATIN.

L'heure eſt fort bonne & fort commode. Et la Marquiſe au teint luiſant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah ! Madame ; il ne voit cette Marquiſe que par admiration,

Madame PATIN.

Comment ! par admiration ?

CRISPIN.

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a préſentement que trente-deux tout au plus. C'eſt une merveille, au moins, d'avoir trouvé le ſecret de vieillir ſi doucement.

Madame PATIN.

Ah ! Chevalier ; votre Laquais eſt bien inſtruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choſes en conſcience.

Madame PATIN.

Il n'importe ; je veux bien vous croire innocent, puiſque vous tâchez de le paroître ; & je vous aurois, je crois, pardonné, ſi je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame ; non, je ne prétends point abuſer de votre indul-

gence. Puniſſez-moi, ſi je ſuis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences ſont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuſe à toutes les parties de plaiſir qu'on me propoſe ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire ; je vous le jure à tous moments ; je ſurmonte, pour vous le perſuader, l'averſion naturelle que les jeunes gens du ſiecle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les compagnies ; je romps vingt commerces des plus agréables ; je déſeſpere peut-être les plus aimables perſonnes de France. Tout cela, Madame, eſt bien ſcélérat : je ſuis un perfide, il eſt vrai ; mais en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Madame PATIN.

Ah ! Chevalier, que vous êtes méchant ! Je ſens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit ſcélérat que j'ai jamais vu.

## SCENE V.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MONSIEUR Guillemin, Madame, Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plaît; je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord, mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre, l'un & l'autre, pour ſonger à des affaires ſi ſérieuſes. Dites-lui que je le verrai demain matin.

Madame PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je ſerai bien-aiſe, Chevalier, de vous confondre à force de tendreſſe. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne-foi. Si vous êtes aſſez perfide pour en abuſer, vous en ſerez d'autant plus coupable.

## SCENE VI.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

APPROCHEZ, Monſieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un Contrat de Mariage ; mais je ne prévois pas que la choſe ſe faſſe. Madame a changé de penſée, je ſuis devenu en un moment le plus ſcélérat de tous les hommes ; & parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui paroîs indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame ? vous avez des ſentiments bien étranges.

Madame PATIN.

Paſſez, paſſez dans mon cabinet,

Monſieur Guillemin ; Monſieur deviendra raiſonnable. Venez, Monſieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendreſſe qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites diſcuſſions.

Madame PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions enſemble.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt juſtement ce que j'appréhende, & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatiguant pour moi que des conventions, des articles..... Que voudriez-vous que j'allaſſe faire avec Monſieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouſe guere une Veuve de Financier ſans quelque avantage conſidérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, & qu'enfin, pour me juſtifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous paruſſiez m'avoir

acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne ſaurois dire ces choſes-là: ce n'eſt point de mon caractere, & j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé?

GUILLEMIN.

Oh, Madame! M. le Chevalier ſait trop bien-vivre. Mais auſſi, Monſieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choſes; elle vous aime, & ce ſera l'amour qui dreſſera lui-même les articles.

Madame PATIN.

Ah! Monſieur Guillemin, que je vous ſuis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, Monſieur le Chevalier, ſi une donation de tout mon bien peut ſervir à vous témoigner ma tendreſſe, je ſuis au déſeſpoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Hé bien! Monſieur Guillemin, puiſque Madame le veut, paſſez dans ſon

cabinet avec elle, dreſſez le Contrat comme il lui plaira ; elle me paroît ſi raiſonnable, que je ſignerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus déſintéreſſé ?

Madame PATIN.

Hé ! venez, Monſieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, Madame, je vous prie ; je ne veux point que ma préſence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GULLEMIN.

Hé ! Madame, donnez-lui cette ſatisfaction.



## SCENE VII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MADAME, voilà Mademoiſelle votre Niece qui vous demande.

Madame PATIN.

Hé bien ! Allez donc, Chevalier : auſſi-bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vîte, au moins, j'en ſerai bientôt débarraſſée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Madame PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par-là, ſortez par le petit eſcalier.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Courons vîte chez la Baronne.

Madame PATIN.

Faites entrer ma Niece.

LA BRIE.

La voilà, Madame.

## SCENE VIII.

Madame PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

MA Tante, je viens vous dire.... qui est ce Monsieur-là ?

Madame PATIN.

C'est un honnête Notaire, qui vient pour faire mon Contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ! ma Tante, qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ai vu le Monsieur dont je vous ai parlé ; & vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ses

ſes ſouhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monſieur, & nous ſongerons enſuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai ſoin de les empêcher toutes deux de réuſſir. Il eſt tems que la choſe éclate, & il n'y a plus de moments à perdre.

---

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Liſette, tu vois la Fille du monde la plus contente ; la joie où je ſuis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la gar-

cer long-tems, & si votre Pere vient à savoir.....

LUCILE.

Mon Pere m'a toujours recommandé de plaire à ma Tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a point de meilleur moyen d'obéir à l'un, & de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE.

Hé oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre Tante, c'étoit afin qu'elle épousât Monsieur Migaud, & qu'elle vous fît son héritière; mais en se mariant à un homme de Cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui; & moi en me mariant aussi à un homme de Cour, qui est un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puisse être riche au tems où nous

ſommes ? Les Courtiſans mal-aiſés ne s'enrichiſſent point ; & ceux qui ſont le plus à leur aiſe, ne ſont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Liſette, le bien n'eſt pas ce qui me touche le plus ; & pourvu qu'on m'aime, c'eſt aſſez.

LISETTE.

Hé ! qui vous répondra qu'on vous aime ? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui ſont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah ! celui-ci n'eſt pas comme les autres. Il jure ſi amoureuſement, & il a tant d'eſprit, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas un fort honnête-homme. Il fait des Vers, au moins.

LISETTE.

Ah ! puiſqu'il fait des Vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *In-promptu*, qu'il a fait pour moi. Ecoute, Liſette, & juge par-là de ſa tendreſſe & de ſa ſincérité.

LISETTE.

Voyons.

---

## SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'eſt point venu chez moi, je ne ſuis gueres contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *In-promptu.*

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah ! ah ! voici la Chambriere avec une petite fille que je ne connoîs point. Que font-elles là ? Ecoutons.

LISETTE *lit.*

*Le charmant objet que j'adore*
*Brûle des mêmes ſeux dont je ſuis enflammé ;*
*Mais je ſens que je l'aime encore*
*Mille fois plus que n'en ſuis aimé.*

LA BARONNE.

Qu'entends-je ? Voilà, je crois, les Vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien ! qu'en dis-tu ?

LA BARONNE, *arrachant les Vers des mains de Liſette.*

Vous êtes bien curieuſe, m'amie, & je vous trouve bien impertinente de lire ainſi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes Vers, je vous prie, &......

LUCILE.

Comment donc ! Madame ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Qui eſt cette folle, Liſette ?

LA BARONNE.

Quelle petite inſolente eſt-ce là !

LISETTE.

Par ma foi, cela eſt tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc ! que je vous rende ce papier ? Vous êtes une plaiſante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des Vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des Vers qui vous appartiennent ! Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on faſſe des Vers pour vous ! C'eſt pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui eſt cette petite ridicule, m'amie ?

LISETTE.

Ah ! ah ! Madame, ſervez-vous de termes moins offenſants, c'eſt la Niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce ſeroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente, de dérober des Vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh ! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela eſt bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiſelle !

LA BARONNE.

Cela eſt bien inſolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah ! Madame !

LUCILE.

Donnez-moi mes Vers, encore une fois,

LA BARONNE.

Taiſez-vous, petite ſotte, & ne m'échauffez pas les oreilles.

---

## SCENE XI.

Madame PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! par ma foi, ceci paſſe la raillerie ; & vous faites bien de venir mettre le holà entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

Madame PATIN.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous Madame ? Que vous a-t-on fait, ma Niece ?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes Vers, ma Tante ; ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'inſolence de votre Niece, ou je la châtirai moi-même.

Madame PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plaît. Mais, quel eſt votre différend ?

LUCILE.

Comment ! ma Tante, je montre à Liſette des Vers qui ont été faits pour moi par la perſonne que vous ſavez, & cette Madame vient les arracher, en diſant qu'ils ſont faits pour elle?

Madame PATIN.

Hé bien ! pourquoi s'emporter de cette ſorte ? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille ; & quoique vous ſoyez perſuadée que la raiſon eſt pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle ? Je ſoutiens, moi, que ces Vers ſont à moi, & qu'elle a menti, quand elle s'en veut faire honneur.

Madame PATIN.

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-

il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités, & ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants Vers ?

LUCILE.

De méchants Vers, ma Tante ! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, & vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

Madame PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît ?

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre Niece ne sait ce qu'elle dit.

*Le charmant objet que j'adore*
*Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;*
*Mais je sens que je l'aime encore*
*Mille fois plus que je n'en suis aimé.*

LUCILE.

Hé bien ! ma Tante ? *Le charmant objet.* . . . . . .

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, vous avez le front de ſoutenir que ces Vers-là ſont faits pour vous ?

LUCILE.

Oui, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'impoſture, & que votre Niece n'a pas raiſon.

Madame PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges ; & nous ſommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah ! ce ſont les Tablettes que je donnai hier au Chevalier ?

Madame PATIN.

C'eſt auſſi lui qui me les a laiſſées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien ! je ne connoîs point votre Chevalier ; mais, j'ai vu faire les Vers moi-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame ; & je le dévisagerai, si je le trouve.



## SCENE XII.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH ! Liſette, que je ſuis malheureuſe ! Le Chevalier eſt un perfide qui trompoit la Baronne & moi, & c'eſt aſſurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres ſans ſcrupule, Madame. C'eſt le plus bel endroit de ſa vie que de tromper.

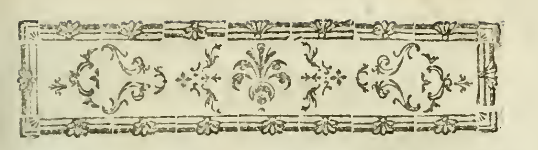
Madame PATIN.

Je ſuis bien heureuſe de n'avoir point encore ſigné le Contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez Monſieur Serrefort, pour conclurre notre mariage avec Monſieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de

ce petit ſcélérat de Chevalier ; & s'il vient ici, dites au Portier qu'on ne le laiſſe point entrer.

*Fin du troiſieme Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi ! Monſieur, je n'y comprends rien ; & il y a là-deſſous quelque choſe que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me ſurprend point, Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu ! cela eſt violent, au moins, & je ne ſais comment l'entend Madame Patin ; mais, peu s'en eſt fallu que ſon Portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le Portier eſt un maraud qui ne ſait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh ! Monſieur, ce Portier-là n'eſt point Suiſſe, & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la choſe. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand ſorcier pour deviner cela ; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire, à coup ſûr, que c'eſt la ſuite de quelque ſottiſe.

LE CHEVALIER.

Maraud !

CRISPIN.

Là ! là ! Monſieur, ne vous fâchez point ; & dites-moi un peu de quelle eſpece eſt celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces Vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, ſont la cauſe de tout le déſordre.

CRISPIN.

Hé bien! morbleu! ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle ſe ſont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en eſt encore trouvé une troiſième qu'elle ne m'a pas nommée, qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce ſoit ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, diable! Eſt-ce qu'elle avoit auſſi les mêmes Vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment; & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, (car il n'y a perſonne dans ce logis, & nous pouvons parler en aſſurance de vos fredaines)

de qui ſavez-vous cette aventure, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables ! vous avez paſſé un mauvais quart-d'heure ; &, ſauf correction, Madame la Baronne eſt la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord ; mais nous ſavons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raiſon.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il eſt bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier !

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; & quand j'ai vu ſa fureur un peu diminuée, je me ſuis juſtifié le mieux qu'il m'a été poſſible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non; elle s'eſt emportée plus fort que jamais; & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée juſqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réuſſi?

LE CHEVALIER.

A merveilles, & nous ſommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais, ne craignez-vous rien, lorſqu'elle ſaura votre mariage avec Madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craigniſſe ?

CRISPIN.

Que ſais-je ? Une femme diableſſe eſt quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre auſſi ſûrement qu'un homme, comme vous ſavez ; & elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons ; & comme elle ne veut qu'un mari, pour la conſoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Hé! là ! Monſieur, ne raillons point ; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainſi, vraiment ! & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſſir, je te donnerois à choiſir d'elle, ou de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin ! Ah ! ah ! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIN.

Ouais ! . . . . .

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin ; moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux ! & de qui ?

LE CHEVALIER.

De cette petite Créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite Brune ?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh ! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-

vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne, & il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un ſervice conſidérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer; elles le feront de grand cœur, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune, à ce que j'ai pu ſavoir, eſt une héritiere conſidérable; mais d'une naiſſance peu proportionnée à un ſi gros bien.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas-là une raiſon qui vous embarraſſe?

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de l'enlever. Sa

famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant; & je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Hé! à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais; je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, & facilitent ainsi la conquête de ma jeune Maitresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix! tu vas voir le manége

que je vais faire avec celle-ci. Ah! palſembleu, laiſſe-moi rire; Criſpin, laiſſe-moi rire; quand j'en devrois être malade, il m'eſt impoſſible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

## SCENE II.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

AH, ah! Monſieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne ſais vraiment pas quel ſujet vous croyez avoir de vous tant épanouïr la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame; mais, je ſuis encore tout rempli de la plus plaiſante choſe du monde. Vous vous ſouvenez des Vers que je vous ai tantôt donnés?

Madame PATIN.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & vous vous en ſouviendrez auſſi, je vous aſſûre.

LE CHEVALIER.

Si je m'en ſouviendrai, Madame? Ils ſont cauſe d'un incident, dont j'ai penſé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaiſant.

Madame PATIN.

Où en eſt donc le plaiſant, Monſieur?

LISETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaiſant! le plaiſant, Madame, eſt que quatre ou cinq godelureaux ſe ſont fait honneur de mes Vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai cru bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques perſonnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'eſt le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures, ils ſont devenus Vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il en venir avec ſes Vaudevilles ?

Madame PATIN, *à Liſette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus ſi facilement accroire. ( *Au Chevalier.*) Hé bien ! Monſieur, vous êtes bien content de voir ainſi courir vos ouvrages ?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame ? Car enfin, puiſqu'ils ſont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Madame PATIN.

Ah ! ſcélérat !

LE CHEVALIER.

Notre Baronne au reſte n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu ! Madame, que c'eſt une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les eſpérances de ſa ſucceſſion !

LISETTE, *bas à Madame Patin.*

Le fripon! La Baronne eſt ſa parente, comme je la ſuis du grand Mogol.

Madame PATIN.

Ecoutons juſqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſauriez croire juſqu'où vont les folles viſions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondiſſent aux ſiennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut ſon peſant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai paſſé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je lui veux rendre, s'il vous plaît, Madame, pour en être débarraſſé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos Vers par maniere de converſation. Elle les a trouvé admi-

rables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, & s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces Vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Madame PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette ?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame ! Eh jarnonce ! quand il diroit vrai pour la Baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre Niece ?

CRISPIN.

Oh ! patience ; s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, Madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux-esprits. Oui, Madame, cinq ou six, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siecle où les beaux-esprits sont tout-à-fait communs au moins.

Madame PATIN.

Hé bien, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien! Madame, ils m'ont conté que le Marquis des Guérêts avoit donné les Vers en queſtion à une petite griſette; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ſes amies; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa Maitreſſe; & que deux de ces pauvres femmes s'étoient malheureuſement pour elles trouvées avec la Baronne, où il s'étoit paſſé une ſcene des plus divertiſſantes.

Madame PATIN.

Ce ſont de bons ſots, Monſieur, que vos beaux-eſprits, de plaiſanter de cette aventure-là!

LISETTE.

Bon! elle prend la choſe comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame! Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes, qui veulent ſe battre pour un

Madrigal; & la bonne foi de ces deux pauvres abusées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire?

Madame PATIN, *à Lisette.*

Je creve, & je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des Vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendu publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame; & je vous jure que l'air que j'ai fait, sur ces malheureux Vers, n'aura

pas la même deſtinée, & que vous ſerez la ſeule qui l'entendrez.

Madame PATIN.

Vous avez fait un air ſur ces paroles, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il eſt tout plein d'une tendreſſe que mon cœur ne ſent que pour vous; & je jugerois bien par le plaiſir que vous aurez à l'entendre, des ſentiments où vous êtes à préſent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en muſique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répete quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit paſſage? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendreſſe qu'il y a dans celui-ci? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là eſt bien paſſionné? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah! Madame, vous ne

m'aimez plus, puiſque vous êtes inſenſible au cromatique dont cet air eſt tout rempli.

Madame PATIN.

Ah! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous expoſée !

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Madame PATIN.

J'étois une des actrices de cette ſcene que vous trouvez ſi plaiſante.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame?

Madame PATIN.

Moi-même; & c'eſt en cet endroit qu'elle s'eſt paſſée entre la petite Griſette, la Baronne, & moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, Madame. Oui, je ſens que, pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïſſez autant que je le mérite. Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaiſir de

vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

Madame PATIN.

Levez-vous, levez-vous, Monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme !

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, que je mérite peu . . .

Madame PATIN.

Ah ! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit ! Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud ?

LE CHEVALIER.

Si cela est, Madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la justice, & je me ferai la plus sanglante affaire.

Madame PATIN.

Non, non, Chevalier, laissez-le en repos : le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir ; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si

j'avois trouvé mon Beau-frere chez lui ; heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! je respire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame ?

Madame PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh ! fi, Madame ; ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paie incessamment, Madame, je vous en conjure.

Madame PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.



## SCENE III.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

VOILA Monſieur Serrefort qui monte.

Madame PATIN.

Ah! bon Dieu! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre Notaire, & me laiſſez Criſpin pour vous faire avertir, quand je ſerai ſeule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Criſpin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille piſtoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, marouſle.

Madame PATIN.

Sauvez-vous par le petit eſcalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Madame PATIN.

Tiens-toi ſur ce petit dégré par où ſort ton Maître.

## SCENE IV.

M. SERREFORT, Madame PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez paſſé chez moi, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

Madame PATIN.

On vous a dit vrai, Monſieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je ſuis bien-aiſe de ſavoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quel-

que chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Madame PATIN.

Quelle affaire, Monsieur, l'affaire de ce matin ? Ne m'avez vous pas promis de me laisser en repos, & de ne vous en plus mêler ?

M. SERREFORT.

Oui, Madame : mais on vous a fait parler à M. Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquise.

Madame PATIN.

Hé bien ! Monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances ! C'est à vous à en faire, s'il vous plaît ; & il n'y a point à hésiter même.

Madame PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée ! Ah ! vraiment, on voit bien que vous ne savez guere les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de ſa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dreſſés. Vous verrez par-là ſi je ſais ce que c'eſt.

Madame PATIN.

Des articles ! des articles ! Ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela eſt trop plaiſant, des articles ! Vous vous êtes fait mon Plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'eſt, Madame.

Madame PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce ſont des articles, Liſette.

M. SERREFORT *lit.*

Premierement il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe, modeſtement vétue.

Madame PATIN.

Modeſtement !

M. SERREFORT.

Oui, Madame, modeſtement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Madame PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je ſuis déja ſa très-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue, pour toutes les Marquiſes de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au Laquais qui ſera de garde.

Madame PATIN.

Un Laquais de garde, Monſieur! un Laquais de garde! Il ſemble que vous parliez de quelque Officier.

M. SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que ledit Laquais ira avertir ſa Maitreſſe que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, & ſans murmurer, juſqu'à ce

qu'il plaise à Madame la Marquise de vous faire entrer.

Madame PATIN.

Non, Monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout sur-tout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Il lit.*) Quand la Marquise sera visible. . . . . .

Madame PATIN.

Hé fi, Monsieur! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, Madame: mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, & que ce sont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par son Ecuyer?

Madame PATIN.

Par son Ecuyer, Monsieur, par son Ecuyer! Oh! vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que

j'aie un Ecuyer comme elle ; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer ! Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plaît? & ne ſongez-vous pas......

Madame PATIN.

Tenez, Monſieur, point de conteſtation, je vous prie. Je n'aime pas les diſputes ; & pour peu que vous m'obſtiniez, vous me ferez prendre des Pages.

M. SERREFORT.

Ah ! je vois ce que c'eſt, votre entêtement continue, il eſt déſormais impoſſible de vous en corriger ; & vos manieres me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

Madame PATIN.

Comment donc ! Monſieur, quels avis ? Avez-vous des Eſpions pour examiner ma conduite ?

M. SERREFORT.

Morbleu ! Madame, j'en ſais plus que je n'en voudrois ſavoir.

Madame PATIN.

Hé bien ! Monſieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais, vous ne nous manquerez pas de parole impunément ; & il ne ſera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même dérèglement d'eſprit où vous êtes, & que ſon pere l'ait ſouffert ſans reſſentiment.

Madame PATIN.

Quel diſcours eſt-ce là ? Que voulez-vous dire ? ſuis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Ecoutez, Monſieur Serrefort : vous me ferez raiſon des termes offenſants dont vous vous ſervez ; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin ; il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je ſuis bien informé que vous voulez épouſer un

gueux de Chevalier, qui ſe moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je ſais de bonne part que ma fille s'entête de quelque eſpece de Marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. Monſieur Migaud ſait tout cela comme moi ; mais, nous ne demeurerons pas les bras croiſés ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raiſonnable malgré vous-même.

Madame PATIN.

Oh bien ! Monſieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, Monſieur Serrefort ; & ne mettez pas ici les pieds, que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

M. SERREFORT.

Oh, ventrebleu ! Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment ; & je vais ſi bien aſſiéger votre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier ?

Madame PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi mé-

chante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vîte, & de ne pas regarder derriere vous.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Madame PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.

## SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

HÉ ! bon Dieu ! quelle rage cet homme a-t-il contre moi ? Quel acharnement à me perſécuter, Liſette ! A-t-on jamais rien vu de plus étrange ?

LISETTE.

Oh ! pour cela, il devient de jour en jour plus inſupportable.

Madame PATIN.

N'eſt-il pas vrai ?

LISETTE.

Parce que Monſieur le Chevalier eſt un jeune homme aſſez mal dans ſes affaires, & que Monſieur Serrefort prévoit qu'en l'épouſant, vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclurre ; cela eſt bien impertinent, Madame.

Madame PATIN.

Tout ce qu'il fera, ne ſervira de rien.

LISETTE.

Bon : quand vous avez réſolu quelque choſe, il faut que cela paſſe.

Madame PATIN.

Tout ce que je crains, c'eſt que le Chevalier ne vienne à connoître Monſieur Serrefort, & qu'il ne ſe dégoûte en me voyant ſi mal apparentée. Criſpin !



## SCENE VI.

Madame PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

PLAIT-IL, Madame ?

Madame PATIN.

Va dire à ton Maître que, pour de certaines raiſons, je ne le puis voir que ſur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir juſte à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire ſavoir, Madame ?

Madame PATIN.

Non, va vîte; j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me ſemble, Madame, qu'il ſeroit

à propos qu'il rendît au plutôt à Madame la Baronne ces mille piſtoles dont il vous a parlé.

Madame PATIN.

J'aurai ſoin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois ſoin de les lui porter, ſi vous vouliez.

Madame PATIN.

Dis-lui bien que je vais penſer à lui, juſqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.



SCENE

## SCENE VII.

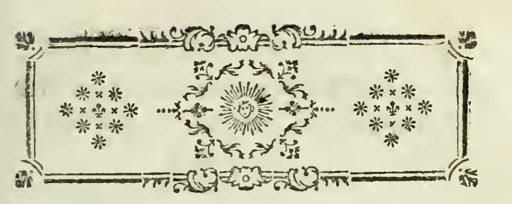
CRISPIN, *seul.*

OH çà ! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon Maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà Monsieur le Chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne ; il n'y a pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite Fille ; il y a quelque chose à dire à celui-là. La Justice se mêlera infailliblement de cette affaire, & il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le Chevalier se tirera d'intrigue, & vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable, & je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on ? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Ma-

dame la Baronne ne voulût qu'un mari, je ſerois ſon fait auſſi-bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouſer par dépit. Il arrive tous les jours des choſes moins faiſables que celle-là, & je ne ſerois pas le premier Laquais qui auroit coupé l'herbe ſous le pied à ſon Maître. Allons faire ſavoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire; & ſelon la part qu'il me fera des mille piſtoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

*Fin du quatrieme Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

NE crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien. Madame Patin ne ſaura pas que l'avis eſt venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, vous ſavez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; & ſi ce n'étoit que vous donnez des commiſſions à mon Pere, à mon Couſin, & à celui qui veut m'épouſer, je ne trahirois pas ma Maitreſſe pour vous faire plaiſir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'eſt le

plus grand ſervice que tu lui puiſſes rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela autant qu'il m'étoit poſlible. Dans les commencements j'ai cru qu'elle ſe moquoit ; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie eſt faite pour cinq heures du matin. Madame eſt dans ſon cabinet, qui compte de l'argent, dont Monſieur le Chevalier lui a dit avoir affaire ; & il viendra ici, dans une petite demi-heure, avec ſon Notaire : c'eſt l'ordre de Madame.

M. SERREFORT.

La malheureuſe !

LISETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux, de vous voir à leurs noces ſans en avoir été prié ?

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le ſeul obſtacle que j'aie préparé à leurs deſſeins.

M. SERREFORT.

Comment donc ! qu'as-tu fait encore ?

LISETTE.

Il y a une vieille Plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame votre Belle-ſœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un Solliciteur de Procès, qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prépare ici ; & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela eſt fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre ; & je vous

avertirai, quand ils feront avec le Notaire.

M. SERREFORT.

C'eſt bien dit. Oh ! ventrebleu ! ma pendarde de Belle-ſœur n'eſt pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre ſatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoiſelle votre Fille ne ſuive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à Monſieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah ! la double enragée ! C'eſt donc elle qui a donné à ma fille la connoiſſance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinſſes.

LISETTE.

Non ; mais c'eſt elle qui lui conſeille de vous donner un gendre à ſa fantaiſie, ſans ſe mettre en peine qu'il ſoit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La miſérable !

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa Tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une Famille Bourgeoise, qu'une Madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre ; allez vous y enfermer au plus vîte, & tâchez de ne vous point ennuyer. (*Bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

---

## SCENE II.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

LE Chevalier n'est point encore venu, Lisette ? N'a-t-il pas envoyé ?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Je ſuis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'eſt pas tems de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de ſonner ; & vous avez fait dire à Monſieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Madame PATIN.

Ce vilain Monſieur Serrefort eſt cauſe de cela. Sans cet animal, le Chevalier ſeroit ici à l'heure qu'il eſt, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh ! par ma foi, Madame, je ne m'accommoderois guere, pour moi, d'un homme comme Monſieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Hé ! mort de ma vie ! vous étes toujours ſur des épines.

Madame PATIN.

Quand nous ferons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusques-là le Chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

Madame PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma Niece?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son Amant, & qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame?

Madame PATIN.

Oui, vraiment; & je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le Chevalier, ou de désesperer Monsieur Serrefort.

LISETTE.

La bonne perſonne !

Madame PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci ? La Baronne à l'heure qu'il eſt ! Hé ! grand Dieu ! n'en ſerai-je jamais défaite ?

---

## SCENE III.

LA BARONNE, Madame PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bon ſoir, Madame.

Madame PATIN.

Madame, je ſuis votre ſervante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déja la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien ſeule, Madame ; où eſt donc Monſieur le Chevalier ?

Madame PATIN.

Monſieur le Chevalier, Madame ? Monſieur le Chevalier n'eſt pas toujours chez moi ; & ſi c'eſt lui que vous cherchez.....

LA BARONNE.

Non pas, Madame ; & ce n'eſt qu'à vous que j'ai affaire.

Madame PATIN.

Au moins, Madame, il n'eſt pas heure de ſolliciter.

LA BARONNE.

Oh ! vraiment, ma pauvre Madame, ce ne ſont pas mes Procès qui m'occupent à préſent ; & j'ai bien autre choſe en tête. (*A Liſette.*) Oh ! çà, çà, détalez, s'il vous plaît, m'amie ; & allez voir là-dehors ſi j'y ſuis.

Madame PATIN.

Comment donc ! que veut-elle dire ? Liſette ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne ! vous avez peur.

Madame PATIN.

Quel eſt votre deſſein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jaſmin, approchez.

Madame PATIN.

Ah! bon Dieu! des épées! Madame, vous venez ici pour m'aſſaſſiner?

LISETTE.

Vraiment! cela paſſe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de-là, vous, m'amie, que je ne vous donne ſur les oreilles. Et vous, Madame, choiſiſſez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Madame PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée! Hé! pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, ſi vous le pouvez.

Madame PATIN.

Moi, je ne veux tuer perſonne.

LA BARONNE.

Mais, je vous veux tuer, moi.

Madame PATIN.

Hé ! bon Dieu ! que vous ai-je fait pour vous donner de ſi méchantes intentions ?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame ! ce que vous m'avez fait !

Madame PATIN.

Liſette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raiſonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier, il eſt à moi, ce Chevalier, auſſi-bien que mon Moulin, & c'eſt une grâce que je vous fais, de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Madame PATIN.

Quoi ! Madame, c'eſt Monſieur le

Chevalier qui vous fait tourner la cervelle ?

LA BARONNE.

Oui, Madame ; & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, & je vous donne la vie.

Madame PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette ! & comment pouvoir m'en débarrasser ?

LA BARONNE.

Oh ! jour de Dieu ! c'est trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Madame PATIN.

Ah ! je suis morte. Au voleur, à l'aide, on m'assassine !

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, Madame.

LA BARONNE.

Ame baſſe !

Madame PATIN.

Holà, Jaſmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Penſée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, holà !

LISETTE.

Hé ! paix, Madame ! Quel vacarme faites-vous là ?

LE COCHER.

Qu'eſt-ce qui gnia, Madame ? Morguenne ! à qui en avez-vous ? Comme vous gueulez !

Madame PATIN.

Ah ! mes enfants, jettez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Madame PATIN.

Hé bien ! là, Madame la Baronne,

descendez par la montée, on vous le permet ; mais, dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite Bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne.

LISETTE.

Ne faites point de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oseroit tirer l'épée ! Merci de ma vie ! je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé ! Madame.



## SCENE IV.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

HÉ ! laiſſe-la faire, Liſette ? J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raiſon ; mais, Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Madame PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre ; & quand le Chevalier ſera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle eſt furieuſement emportée, oui ; & je crois que, ſi je n'avois pas appellé du ſecours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et ſavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille amoureuſe ? Je m'étonne que vous ayez été ſi pacifique.

Madame PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Madame PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

---

## SCENE V.

Madame PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH ! ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Madame PATIN, *à Lisette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma Tante, & vous demander un asyle contre la violence & les injustices de mon pere.

Madame PATIN.

Comment donc, ma Niece, que vous a-t-il fait ?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci.

LUCILE.

Ah ! ma Tante, qu'on est malheureuse d'être fille d'un pere comme celui-là !

Madame PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau ? Qu'est-il arrivé ?

LUCILE.

Hé ! ne le devinez-vous pas, ma Tante ? Il a trouvé au logis ce Monsieur qui m'aime. Marton, la Fille-

de-chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, qu'a fait votre pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux ſoufflets, ma Tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela eſt bien malhonnête.

Madame PATIN.

Il ne l'a pas frappé peut-être ?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas oſé ; mais, ce qui me fâche le plus, c'eſt que mon pere m'a donné ces deux ſoufflets devant lui.

Madame PATIN.

Le brutal !

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous ! & j'ai bien réſolu de m'en venger.

Madame PATIN.

Hé bien ! ma Niece, qu'eſt-ce que je puis faire pour vous ?

LUCILE.

J'aurois beſoin d'un bon conſeil, ma Tante.

Madame PATIN.

Mais encore ?

LUCILE.

Ce Monſieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conſeillez-moi d'y conſentir, ma Tante, vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir.

Madame PATIN.

Si je vous le conſeillerai, ma Niece ! Il ne faut pas manquer cette affaire faute de réſolution. Où eſt-il à préſent ?

LUCILE

Il eſt allé prendre deux-mille piſtoles chez ſon Intendant, & il doit ſe rendre dans ſon carroſſe à la Place des Victoires, où j'ai laiſſé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y ſera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'eſt pas mal liée ; mais, il ne ſera pourtant pas difficile à Monſieur Serrefort de la rompre.

Madame PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma Niece. Dès que votre amant ſera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je ſerai bien-aiſe de le voir ; je ferai mettre ſix chevaux à mon carroſſe, & vous irez enſemble à une maiſon de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah ! ma bonne Tante, que je vous ai d'obligation ! Mais, il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Madame PATIN.

Envoyez-y un Laquais, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame. (*Bas.*) Je vais l'envoyer chez Monſieur Migaud, la fête ne ſeroit pas bonne ſans lui.

LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'eſt que par votre conſeil que je me laiſſe enlever ; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, ſi vous n'étiez la premiere à l'approuver.

Madame PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

---

## SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Madame PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Dès que j'aurai les mille piſtoles, je ne ferai pas grand ſéjour chez Madame Patin.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ah ! Monſieur, vous voilà. Qui vous a déja dit que j'étois ici ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Criſpin, quel incident ! c'eſt ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite Brune !

LUCILE.

Voilà, ma Tante, Monſieur, dont je vous ai toujours dis tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa Tante ?

CRISPIN.

Haie, haie, haie ! ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai l'honneur.... !

Madame PATIN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, ma Niece ?

LUCILE.

Monſieur eſt la perſonne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiselle votre Niece de....

Madame PATIN.

Quoi, Monsieur ! Il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes ?

LUCILE.

Ah ! ma Tante, que dites-vous là ? Vous me trahissez, ma Tante : vous me dites de le faire venir, & vous le querellez, quand il est venu.

Madame PATIN.

Ah ! ma pauvre Niece, quelle aventure !

LE CHEVALIER.

Crispin ?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma Tante, en vérité.

Madame PATIN.

Scélérat !

LUCILE.

Mais, ma Tante.....

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monſieur; c'eſt le plus ſûr.

Madame PATIN.

Voir conſtamment diſpoſer toutes choſes pour m'épouſer, & ſe propoſer le méme jour d'enlever ma Niece!

LUCILE.

Quoi! ma Tante....

Madame PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah! perfide!

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu! je voudrois bien pour

la rareté du fait qu'il ſe tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur, pour me vouloir tromper ſi cruellement ?

Madame PATIN.

Pourquoi nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies ?

LUCILE.

Répondez, Monſieur, répondez.

Madame PATIN.

Parle, parle, perfide !

LE CHEVALIER.

Hé ! que diantre voulez-vous que je vous diſe, Meſdames ? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous perſuader que ce que vous voyez n'eſt pas ? Mais, à prendre les choſes au pied de la lettre, ſuis-je ſi coupable que vous vous l'imaginez, & eſt-ce ma faute, ſi nous nous rencontrons tous les trois ici ?

Madame PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante point, Madame, le diable m'emporte ! & je vous parle de mon plus grand ſérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la Tante de Mademoiſelle, & que Mademoiſelle eſt votre Niece ?

CRISPIN.

Diable ! ſi nous avions ſu cela, nous aurions pris d'autres meſures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous ſeriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à préſent l'éclairciſſement qui vous met ſi fort en colere.

LUCILE.

Hé ! ſeriez-vous pour cela moins coupable ? En ſerions-nous moins trompées ? & pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé ſi malhonnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grâce, & voyez ſi j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Iraije faire le Héros de Roman, & refuſerai-je quarante-mille livres de rente qu'elle me jette à la tête.

Madame PATIN.

Hé! pourquoi donc, perfide! puiſque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma Niece?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, Madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long-tems, elles ont envie de ſe raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune

personne, toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, Madame, & se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes ?

CRISPIN.

Il aura raison, à la fin.

Madame PATIN, *à Lucile.*

Ah ! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma Tante ! il n'aimeroit que moi sans vos quarante-mille livres de rente. C'est moi, qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! Mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle ; & s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader, fasse un effort sur elle-même, & me céde à l'autre. Je vous assûre que l'in-

fortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

Madame PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat; mais, j'aimerois mieux que ma Niece fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime; mais, pour vous voir le mari de ma Tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma Tante, voilà mon pere que j'entends.

Madame PATIN.

Cachez-vous vîte, Monsieur le Chevalier.



## SCENE VII.

M. SERREFORT, Madame PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au Chevalier.*

NON, non, Monſieur; il n'eſt pas beſoin de vous cacher. Ah! ah! Madame ma Belle-ſœur, c'eſt donc là ce Monſieur le Chevalier que vous voulez épouſer?

Madame PATIN.

Oui, Monſieur, & c'eſt ce même Chevalier que Mademoiſelle votre fille court aux Tuileries, & qui, ſans moi, ſeroit peut-être votre Gendre à l'heure qu'il eſt.

M. SERREFORT.

Que vois-je? C'eſt le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous ſommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi! Monſieur, en même jour vouloir épouſer ma Sœur & ma Fille? C'eſt avoir bien la rage d'épouſer pour me perſécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, Monſieur, au contraire; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïſſez, & j'en ferai ma femme tout auſſi-tôt.

M. SERREFORT.

Qu'eſt-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épouſiez ni l'une ni l'autre.



## SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, M. MIGAUD, M. SERREFORT, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à Madame Patin.*

UN de vos Laquais, Madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose, je n'ai point perdu de tems.

Madame PATIN.

Oui, Monsieur, il me semble que mon Laquais ait deviné ma pensée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Voilà ma main, Monsieur ; & dès demain, je vous épouse, pourvu qu'en même tems Monsieur votre Fils épouse ma Niece.

M. MIGAUD.

Ah ! Madame, que cette condition me fait plaiſir !

M. SERREFORT.

C'eſt moi qui vous réponds de cet article, & ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de réſiſter à mes volontés.

LUCILE.

Dans le déſeſpoir où je ſuis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Madame PATIN, *au Chevalier*.

Tu n'épouſeras pas ma Niece, perfide !

LUCILE, *au Chevalier*.

Vous ne ſerez jamais le mari de ma Tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. Hé bien ! Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cette aventure-là ? Une chanſon à propos raccommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

*Fin du cinquieme & dernier Acte.*

# LA MAISON DE CAMPAGNE,

## *COMÉDIE*,

Repréſentée pour la premiere fois le 27 Janvier 1688.

## *ACTEURS.*

Monſieur BERNARD.
Madame BERNARD.
MARIANE, Fille de M. Bernard.
ERASTE, Amant de Mariane.
LA FLECHE, Valet d'Eraſte.
DORANTE, Frere de Mariane.
LISETTE, Suivante de Mariane.
LE MARQUIS, Gaſcon.
LE BARON, Ami du Marquis.
THIBAUT, Portier de M. Bernard.
Monſieur GRIFFARD, Ami de M. Bernard.
NICOLE, Cuiſiniere de M. Bernard.
Trois HOUBEREAUX.
Un SOLDAT.
Un COUSIN de M. Bernard.
Une COUSINE de M. Bernard.



# LA MAISON DE CAMPAGNE,

## *COMÉDIE.*

---

### SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA FLECHE, LISETTE.

LISETTE.

ENCORE une fois, Monſieur, ſi vous avez quelque conſidération pour elle, retournez à Paris, & qu'on ne vous voie point ici.

ERASTE.

Ma pauvre Liſette, que je lui parle

un moment ; que je la voie ſeulement, je t'en conjure.

LISETTE.

Mais, vous êtes le maître, vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois méme que, ſi Mariane vous y ſavoit, elle auroit peut-être autant d'empreſſement de vous voir & de vous parler, que vous en témoignez vous-même.

ERASTE.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette ſatisfaction à l'un & à l'autre ?

LISETTE.

C'eſt que j'en ſais les conſéquences. Dès que vous ſerez enſemble, vous ne pourrez vous réſoudre à vous quitter. Quelqu'un vous ſurprendra ; & où en ſerons-nous, s'il vous plaît ?

LA FLECHE.

Hé bien ! quand on nous ſurprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres ?

LISETTE.

Non ; mais, on me mettra à la por-

te, & on enverra Mariane dans un Couvent.

ERASTE.

Et n'y ſeroit-elle pas moins gênée que dans la maiſon de ſon pere?

LISETTE.

Oh! vraiment non, elle n'y ſeroit pas moins gênée. Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un Couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde?

ERASTE.

Mais, ne ſuis-je pas bien malheureux! Ce logis eſt ouvert à tout le monde, & je ſuis peut-être le ſeul à qui il n'eſt pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'eſt que vous êtes un épouſeux, vous, & que Monſieur Bernard ne veut point de gens qui épouſent.

LA FLECHE.

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE.

Ce qu'il veut? C'eſt un ladre, qui

veut garder ſa fille & ſon argent pour lui.

LA FLECHE.

Oh ! il veut, il veut ; nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, paſſe ; mais, pour la fille, ſi elle vouloit prendre de mes Almanachs, je défierois bien un Régiment de peres de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLECHE.

Tant-pis ! nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon Maître & moi ; & ſi vous faiſiez bien l'une & l'autre, ſans tant faire de façons, il enleveroit ta Maitreſſe, je t'enleverois, moi : ce ſeroit juſtement partie quarrée, & nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi ! mort de ma vie ! vous ſeriez aſſez hardis de vous jouer à la Juſtice, & d'enlever la fille d'un Gentilhomme de Robe ? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me propoſer.......

LA FLECHE.

Oh, oh ! tu vas faire la dragone de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta Maitreſſe ; elle ſera peut-être plus raiſonnable.

ERASTE.

Mais, eſt-il poſſible, Liſette, que ſon frere ne ſoit point ici ? Il eſt de mes intimes ; & malgré l'entêtement de ſon pere.....

LISETTE.

Je vous ai déjà dit qu'il y a trois jours qu'il eſt à la chaſſe avec de ſes amis ; il ne fait guere d'ordures au logis, vraiment ; & ce n'eſt pas ſa fille ſeule que notre vieil avaricieux fait enrager. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſente de ſa mauvaiſe humeur. Sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raiſon. Il ne veut voir perſonne chez lui ; ce ſeroit lui arracher l'âme, que de tuer un lapin dans ſa garenne, & il ſe déſeſpere autant de fois qu'il voit à ſa table quelque perſonne d'extraordinaire.

ERASTE.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici ?

LISETTE.

Pas trop ; mais le vieux penard se désespere souvent ; car il a beau faire & beau dire, Madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit ; & Mariane & moi, pâtissons de ses chagrins. Mais, tout est perdu, j'entends quelqu'un ; c'est lui, peut-être.

ERASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part ?

LA FLECHE.

Maugrebleu ! du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille.

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré ; & allez-vous-en, dès qu'il n'y aura plus personne ici.



## SCENE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

AH, ah ! c'eſt vous?

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Liſette. Ne ſais-tu qui ſont ces perſonnes qui ſe promenent dans le jardin, & que ma belle-mere eſt allée joindre?

LISETTE.

Non ; mais je voudrois bien que Monſieur votre pere fût allé les joindre auſſi.

MARIANE.

Je crois qu'il ne ſera guere content de cette viſite.

LISETTE.

Hé ! tenez, tenez. En voici une dont il ſera bien moins ſatisfait, en cas qu'il la ſache.

## SCENE III.

MARIANE, ERASTE, LISETTE, LA FLECHE.

MARIANE.

AH, Ciel!

LISETTE.

Dites-vous vîtement deux ou trois paroles, & je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE.

A quoi m'expoſez-vous, Eraſte? & que venez-vous faire ici?

ERASTE.

J'y viens mourir, Madame, puiſque vous me recevez avec tant de ſurpriſe, & que ma préſence vous fait ſi peu de plaiſir.

MARIANE.

Ah! Eraſte, elle m'en fait aſſez pour vous pardonner tous les chagrins qui

m'arriveront, ſi mon pere ſait que je vous ai ſeulement parlé.

ERASTE.

Que voulez-vous que je devienne, Madame?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mere, dont je ménage l'amitié par ma complaiſance; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre, & je crois même qu'elle ſeroit peut-être dans nos intérêts, ſi j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ERASTE.

Hé bien! Madame, nous n'avons donc rien à craindre de ſa part, & votre frere eſt de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvous-nous point haſarder que je demeure ici quelques jours? je me cacherai où l'on voudra.

LA FLECHE.

Oui; mais aura-t-on ſoin de nous apporter à manger?

ERASTE.

Hé ! tais-toi. Je vous jure, belle Mariane, qu'on ne le ſaura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je ſois dans la même maiſon où vous êtes.

LA FLECHE.

Cette pendarde de Liſette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ERASTE.

Je ne ſortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un ſeul moment par jour. Adorable Mariane, ne me refuſez point cette grâce, je vous en conjure.

MARIANE.

Cela ne ſe peut, Eraſte, & vous ne devriez point m'en faire la propoſition.

ERASTE.

Quoi ! vous voulez que je retourne à Paris ?

LISETTE.

Oui, s'il vous plaît, & tout au plus

vîte,

vîte. Et vous, tirez de ce côté ; voilà votre pere qui vient droit ici.

ERASTE.

Que voulez-vous que je faſſe ?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le village ; & qu'on ne ſache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ERASTE.

Pourrois-je vous voir quelquefois ?

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Je ne ſaurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ERASTE.

M'écrirez-vous ?

LISETTE.

Peut-être.

MARIANE.

Si je le puis.

LISETTE.

Ils n'auront jamais fait.

ERASTE.

Si je ſuis ſeulement deux heures ſans apprendre de vos nouvelles....

LISETTE.

Vous ne vous en irez pas?

MARIANE.

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie ! voilà votre pere ſur nos talons.



## SCENE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

AH ! bourreau, qu'as-tu fait ? & tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même ? Coquin, ne t'avois-je pas donné ordre. . . . .

THIBAUT.

Hé bien ! d'accord, vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer parsonne dans la maison, & votre femme m'a bailié ordre que je laississe entrer tout le monde. Comment diable voulez-vous que je fasse ?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses, traître !

THIBAUT.

Hé ! morguoi, de quoi vous boutez-vous en peine ? Ce n'est pas vous qu'ils demandont : c'est elle.

M. BERNARD.

Hé ! c'eſt par cette raiſon-là, maroufle.

THIBAUT.

Tenez, Monſieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme ; & quoique vous ſoyais bien diable, alle eſt morgué ! ſans comparaiſon, plus diable que vous, quand elle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens-çà, parle-moi un peu ; écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colere ; vous êtes toujours de mauvaiſe himeur.

M. BERNARD.

Qui ſont ces gens qui viennent d'arriver ?

THIBAUT.

Oh ! ventregué, après ceux-là il faut tirer l'échelle, & ce ſont les plus belles philoſomies de parſonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien ſont-ils ?

THIBAUT.

Quatre : deux gros Monſieux, qui m'ont la meine d'aimer bien la joie, avec deux belles Dames, qui ne la haïſſont pas, je crois.

M. BERNARD.

Tu ne ſais comme on les appelle ?

THIBAUT.

Non ; mais ils ſont venus dans un biau carroſſe tout doré, avec ſix gros chevaux, & je ne ſais combien de laquais derriere.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage eſt chez moi ?

THIBAUT.

Non ; le cocher eſt allé bouter le carroſſe ſous queuque hangard dans le village, car tous les vôtres ſont pleins de jarbes ; mais il ramenera les chevaux, & j'ai dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendroit plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah ! le pendard !

THIBAUT.

Vous ſerez, morgué ! ravi d'enviſager ces chevaux-là ; je n'en ai jamais vu de ſi gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y réſiſter ; & depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maiſon de campagne, j'y ai dépenſé en moins d'un Eté, mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morguoi ! vous vous divartiſſez bien auſſi : toujours grand'chere & biau feu, la maiſon ne déſemplit point, & nan vous viant voir de par-tout ; jarnigué ! c'eſt qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Hé ! oui, oui, l'on m'aime ; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce ſoit un ſort, voyez-vous ! & ſtilà qui vous a vendu la maiſon, étoit, parguienne ! auſſi embarraſſé que vous. On l'aimoit tout de même, & il ne vouloit pas nan plus qu'an l'aimît.

M. BERNARD.

Si j'avois bien ſû cela.....

---

## SCENE V.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, Madame eſt dans le jardin avec des Dames & des Meſſieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte ; j'ai bien affaire de leur viſite. Hé ! qui ſont-ils encore ?

LISETTE.

Il y a ce gros Abbé, qui eſt ſi long-tems à table, & qui boit tant ſans s'enivrer, avec un autre Monſieur.

M. BERNARD.

Fort bien.

THIBAUT.

Je vous le diſois bian, qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

LISETTE.

Et puis cette jeune Marquiſe, qui gagna l'autre jour l'argent de Madame.

M. BERNARD.

Ah, juſte Ciel!

LISETTE.

Elle eſt avec cette autre Dame qui eſt de ſi bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui?

LISETTE.

Et là, celle qui en riant vous caſſa l'autre jour toutes ces porcelaines de

Hollande, parce qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit boufon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal. Et comment Madame a-t-elle reçu ces gens-là ?

LISETTE.

Oh ! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui ?

LISETTE.

Oui ; car ils lui ont dit qu'ils ne seroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment ! huit jours ? Oh ! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si long-tems. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin ?

LISETTE.

Oui, Monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu ! huit jours ! Quatre personnes, six chevaux, & un tas de valets ! Mais, ventrebleu ! faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là ? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore ?

## SCENE VI.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'EST de la part de Monsieur votre Neveu, Monsieur.

M. BERNARD.

Hé bien ! va, je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous, Monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan & quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah ! ah ! mon Neveu sait mieux vivre que les autres, encore. Prends ce gibier, toi, & qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amenera deux ou trois de nos Capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable ! deux ou trois Capitaines ! Ecoute, écoute, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, & dis à mon Neveu...

LE SOLDAT.

Oh ! ça ne fait rien, ils ne laisseront pas que de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce Camp, & votre maison leur

vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah ! j'enrage. Comment morbleu ! il m'envoie un faisan & quatre perdreaux, & il m'amene cinq ou six bouches à nourrir !

---

## SCENE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules, jusques dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc ! que veux-tu dire ?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, & ils sont venus tirer

jusques dans votre clos. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu ?

M. BERNARD.

Non vraiment ; & d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fuſil ? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle ?

M. GRIFFARD.

Bon, bon ! Ils ſont trois ou quatre grands eſcogrifs de ce Camp, & Monſieur votre Neveu eſt avec eux.

M. BERNARD.

Mon Neveu, dis-tu ?

M. GRIFFARD.

Oui, Monſieur.

M. BERNARD.

Ah ! le traître ! Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte gueres.

M. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer ; & leurs valets en ſont ſi chargés, qu'ils ne ſauroient marcher,

M. BERNARD.

Mais, ne ſuis je pas bien miſérable de me voir ainſi piller de tous les côtés, & d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je faſſe bonne mine malgré que j'en aie. Mon pauvre Monſieur Griffard !

M. GRIFFARD.

Monſieur ?

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers, Monſieur, & le cœur me ſaigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela eſt horrible ; mais, n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela ?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici, ſi j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui ; mais ma femme y seroit toute seule, & ce seroit bien pis encore, elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit ; que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi ?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée, & j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, & n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Hé ! ne l'ai-je pas déja voulu faire ? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, & les gens qui viendroient vous voir, n'y viendroient qu'en passant, du moins,

M. BERNARD.

Point du tout. Ma coquine les fait reſter, & tout le monde couche dans la grange comme par divertiſſement. J'en ſuis pour ma paille & mon bled ; & quand je m'en fâche, elle me dit que je ſuis un brutal, & que je ne ſais pas vivre.

M. GRIFFART.

Oh bien ! Monſieur, je n'y ſais donc qu'un remede.

M. BERNARD.

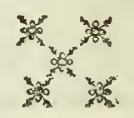
Et quel eſt-il ? Parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maiſon, je crois que vous gagneriez encore. Mais, qui eſt ce Monſieur-là ?

M. BERNARD.

Je ne le connoîs point.



## SCENE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant Gascon.*

MON cher Monſieur, votre très-humble ſerviteur.

M. BERNARD.

Monſieur, je vous donne le bon jour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoiſſez, à ce que je puis voir ?

M. BERNARD.

Oui, Monſieur, à ce qui me ſemble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-tems que j'ai deſſein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'eſt pas une conſéquence, &c.

LE MARQUIS.

J'ai laiſſé les Dames avec ce gros coquin d'Abbé, elles vont jouer au Lanſquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne ſuis point joueur, je me range auprès du Maître du logis; & je vous jure que ſans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Hé! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS.

Savez-vous que c'eſt un bijou que votre petite maiſon, hem?

M. BERNARD.

C'eſt un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plaît il? hem? n'eſt-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ſes amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, ſans doute?

M. BERNARD.

Oui, Monſieur : mais j'aime fort mon petit particulier pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin, ſur-tout ; & ſans le bon vin & la bonne chere, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien ! mon vin ne vaut rien du tout, & la chere que l'on fait ici ne devroit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Hé ! allons, allons, vous êtes un compere qui avez l'air de vous bien traiter ; & nous ſavons que votre épouſe eſt d'un goût délicat, ſur-tout.



## SCENE IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

MONSIEUR ?

M. BERNARD.

Qu'eſt-ce ?

THIBAUT.

C'eſt Monſieur le Baron de Meſſy, qui a perdu ſon oiſel avec des grelots. Il dit qu'il eſt parché ſur un des arbres du jardin ; ne voulez-vous pas qu'on li rende ?

LE MARQUIS.

Le Baron de Meſſy ?

## SCENE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

LE BARON.

JE vous demande pardon, Monſieur; & j'ai à me reprocher que ce ſoit une occaſion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, Monſieur; & pour être voiſins, il n'eſt pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oiſel, ne vous boutez pas en peine.

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du ſéjour de la campagne?

M. BERNARD.

Fort mal, je vous jure; & j'en ſuis déjà ſi las. . . .

LE MARQUIS.

Hé ! vraiment, juſtement, c'eſt le Baron, c'eſt lui-même !

LE BARON.

Et c'eſt vous, mon pauvre Marquis ! Nous ne nous ſommes point vus depuis l'Académie, je crois.

LE MARQUIS.

Sandis ! mon cher, voilà une des plus heureuſes rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas à M. Bernard.*

Ces deux Meſſieurs ſont fort bons amis.

M. BERNARD, *à M. Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils ſe connoiſſent; mais je n'en connoîs pas un, moi.

LE MARQUIS.

Monſieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la Province.

Je te félicite, Baron, d'avoir un voisin comme Monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Cadédis! vous serez amis, & je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON.

C'est une grâce que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi! je te l'accorde, & sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie, renvoie ton équipage, & passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas à M. Griffard.*

Hé bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS.

Hem? Je ne barguigne point, comme vous voyez, & je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion;

la Dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la Cour de cette Princeſſe ?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la Nobleſſe du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

LE MARQUIS.

Madame, voilà un Gentilhomme que je vous préſente.

## SCENE XI.

M. & Madame BERNARD; LE MARQUIS, LE BARON, M. GRIFFARD.

LE BARON.

JE ſuis bienheureux, Madame, d'être voiſin d'une ſi belle perſonne ; & le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me ſera déſormais plus précieux que les plus belles Terres du monde.

Madame

Madame BERNARD.

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

LE MARQUIS.

Ce Baron n'eſt point fat, au moins. Je le débauche, Madame; & je le fais reſter ici.

Madame BERNARD.

Vous ne ſauriez faire plus de plaiſir à Monſieur & à moi.....

M. BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, & vous ſavez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, Madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques Dames de mes parentes, que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon! tu te moques. Il a chez lui des Dames, & nous avons des Dames ci. Joignons toutes nos Dames enſemble. Çà, Baron, ſans façon, envoyons

chercher les tiennes. Plus on eſt de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage !

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

M. BERNARD.

Fort bien !

LE BARON.

Vous le voulez abſolument, au moins.

M. BERNARD.

Point du tout ; &, ſi cela vous gêne, je vous aſſûre que de mon côté...



## SCENE XII.

M. & Madame BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

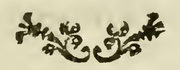
MONSIEUR, votre oiſel eſt retrouvé, & nan lui a rebouté ſa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, & nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne puis me paſſer de toi.



## SCENE XIII.

M. & Madame BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

MORBLEU ! Madame, vous êtes cauſe que je ne ſuis pas le maître chez moi.

Madame BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raiſonnable ?

LE MARQUIS.

Il eſt bon-homme, le Baron. Un peu trop façonnier d'abord, cela n'eſt point du gout du ſiecle. Vivent, vivent morbleu ! les gens de chez nous, pour être francs & généreux ; depuis que je ſuis à Paris, j'ai réformé moi ſeul la moitié de la Cour.

Madame BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air. Eh donc ! ces belles ; qu'en avez-vous fait ?

Madame BERNARD.

Elles ſont encore au jeu, & Mariane joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires enſemble, Madame : au moins, point de dépenſe ſuperflue ; nous avons plus d'un jour à vivre enſemble.

Madame BERNARD.

Que vous êtes badin !

M. BERNARD.

Le pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Non, ſans façon. La piece de boucherie, cela ſuffit. Vous avez la baſſe-cour, le gibier ne vous manque pas ; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois pas ſeulement du pain des valets.

## SCENE XIV.

M. & Madame BERNARD.

Madame BERNARD.

Vous ſerez toujours de la même humeur, & déſormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu ! il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre. Je voudrois déja que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

Madame BERNARD.

Mais vous prêchez toujours miſere,

M. BERNARD.

C'eſt que vous m'y plongez, dans la miſere.

Madame BERNARD.

En vérité, Monſieur, cela eſt horrible ! & il ſemble que je ne ſois devenue votre femme que pour être dés-

honorée dans le monde par vos manieres.

M. BERNARD.

Hé, ventrebleu ! Madame, je ſuis ruiné par les vôtres, moi.

Madame BERNARD.

Si vous ſaviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous....

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites ....

Madame BERNARD.

Il n'y a pas juſqu'à vos payſans qui ſe plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du Village, pour rendre votre maiſon plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu ! & je voudrois que les trous & les ornieres fiſſent caſſer le cou à tous ceux qui viennent ici.

Madame BERNARD.

Voilà de beaux ſouhaits, vraiment !

mais, finiſſons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

M. BERNARD.

Non, Madame; & la compagnie ne me plaît pas.

---

## SCENE XV.

M. & Madame BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

VOILA Madame la Comteſſe de Préſané, qui s'en-alloit en Bourgogne; elle vient de verſer à cent pas d'ici.

Madame BERNARD.

La pauvre femme n'eſt-elle point bleſſée?

LISETTE.

Non, Madame; mais ſon carroſſe eſt bien rompu.

M. BERNARD.

Hé bien! qu'on le raccommode.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

Madame BERNARD.

Je ſuis à-demi conſolée de cet accident, puiſqu'il eſt arrivé près d'ici. Nous profiterons de ſa mauvaiſe aventure.

M. BERNARD.

Quoi ! vous allez.....

Madame BERNARD.

Peut-on ſe diſpenſer d'offrir ſa maiſon à une femme de qualité ?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en diſpenſer !

Madame BERNARD.

Voilà ce que font vos trous & vos ornieres.

M. BERNARD.

Vous êtes bien-aiſe d'avoir cela à me dire, morbleu !



## SCENE XVI.

M. & Madame BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

BON JOUR, ma Coufine.

Madame BERNARD.

Ah, ah! bon jour, Chonchon, bon jour. Tenez, voilà votre Coufin que vous allez faire bien-aife.

*(Elle rentre.)*

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bon jour, mon Coufin.

M. BERNARD.

Bon jour ..... courage.

LE COUSIN.

Voilà ma fœur que j'ai amenée dans une cariole.

LA COUSINE.

Bon jour, mon Coufin,

LE COUSIN.

Nous avons penſé mourir tous deux ; & nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc ?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois ſemaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon pere dit qu'il eſt admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre ſœur avec mon petit frere ; mais la cariole étoit trop petite ; & ils ne viendront qu'après demain, avec ma mere.

M. BERNARD.

Oui ? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté !

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, & puis nous irons voir ma petite Cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frere, il faudroit prier mon Cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah! oui. A propos, mon Cousin, ma mere vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD.

Morbleu! ceci passe la raillerie.

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis; mon frere le Médecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix, de petites perdrix; & le Médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux : n'est-ce pas, mon Cousin?

## SCENE XVII.

M. BERNARD, *seul.*

OUAIS ! je ne sais pas ce que cela signifie ; mais il semble qu'on ait dessein de me faire piece : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix. Ce grand Nicodême de Cousin m'a plus mis en colere que tout le reste, & cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire ; mais c'en est trop. Allons, morbleu ! une bonne résolution. Je m'en vais être homme, à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déja ici, il en arrivera ce qu'il pourra.



## SCENE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

OH ! palſanguoi, Monſieur, vous ne querellerez plus tant. Il viant de vous venir, morgué ! une bonne aubaine, v'là ce que c'eſt de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.

Je veux dire que, ſi vous avez ici bien du monde, vous avez, morguenne ! auſſi de quoi les nourrir.

M. BERNARD.

Comment donc ?

THIBAUT.

Un cerf qui eſt, morguoi ! gros comme un âne, viant d'arriver dans votre cour tout eſſoufflé; quoique vous m'ayais défendu de laiſſer entrer par-

ſonne, je n'ai pargué! pas été ſi ſot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laiſſé paſſer, je li ai bravement ôté mon chapiau, & j'ai dit à part moi : Bon, v'là de la proviſion pour cheux nous, & notre Maître ne ſera plus ſi enragé.

M. BERNARD.

Hé bien ?

THIBAUT.

Hé bian! hé bian! le drôle s'eſt allé fourrer tout au fond de l'étable, darriere un tas de foin. Il croyoit être bian caché là ; mais morgué! il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne ſis ni fou ni étourdi, voyez-vous! &, crainte qu'il ne s'en retournît comme il étoit venu, avec un bon fuſil que j'ai été chercher dans la cuiſine, je lui ai ſanglé un bon chinfregniau par la face, & depis il n'a pas grouillé. Hé bian! morgué! jurerez-vous contre moi, d'avoir laiſſé entrer ſti-là ?

M. BERNARD.

Non, vraiment ; tu as bien fait, au

contraire ; & tu es un garçon de bon ſens, pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine. Il n'eſt pas tout ſeul, il y a je ne ſais combien de chiens qui japont dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, & tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, & ils ſeront pris comme des ſots. Jarnigué ! que de pâtés j'allons avoir !

M. BERNARD.

Le Ciel n'eſt pas tout-à-fait injuſte, & cela ne pouvoit arriver plus à propos.

---

SCENE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

EH qu'eſt-ce donc, Monſieur ? que voulez-vous faire de tous ces chiens.

là ? Eſt-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin ?

M. BERNARD.

Moi ?

NICOLE.

Ils ſont, je crois, plus de quarante qui accommodont bian votre parterre & vos choux. Comme ils labouront ! il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

Ah, Ciel ! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en eſt entré trois ou quatre dans ma cuiſine, qui ont emporté la moitié de votre ſouper que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc ! morbleu ! juſqu'aux chiens, tout ſera à bauche chez moi ?

NICOLE.

Voirement ! ce ne ſont pas les chiens qui ſont le plus de déſordre. Ils ſont trois ou quatre grands eſcogriſs, &

autant de valets, qui ne demandont qu'*où est-ce*? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah ! que la vie de la campagne est une abominable vie !

---

## SCENE XX.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE.

THIBAUT.

OH ! palsanguoi, en voilà bian d'une autre ; ils voulont ravoir leur cerf à toute force ; mais ils ne l'auront morgué pas.

M. BERNARD.

Ah ! double chien ! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT.

Ils ne l'auront morgué pas, vous dis-je ; ils me tueriont plutôt !

## SCENE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

MONSIEUR, ces Meſſieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels Meſſieurs? y a-t-il encore quelque choſe de nouveau ?

M. GRIFFARD.

Non, Monſieur ; ce ſont ces chaſſeurs. Les voilà qui montent à la chambre de Madame.

M. BERNARD.

Ils ne ſont donc plus dans la cuiſine !

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens?

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là,

THIBAUT.

Oh ! ventregué ! ne vous boutez pas en peine, je leur tiandrai bian tête moi tout ſeul.

M. BERNARD.

Mon pauvre Monſieur Griffard, je ne ſais plus où j'en ſuis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maiſon.

M. BERNARD.

Ecoutez, il ne me faudroit point trop preſſer là-deſſus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât?

M. GRIFFARD.

Bon ! bon ! vous ne ſavez pas tout. Chiens, chevaux, maîtres & valets, tout reſtera ici juſqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah, ah ! je ſuis mort, & voilà de quoi abîmer tout le Village. Quoi, ventrebleu ! des gens que je ne connoîs point !

M. GRIFFARD.

Ils vous connoiſſent bien, eux.

M. BERNARD.

Ils me connoiſſent ! comment le ſais-tu ?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera, ſi je vous le dis.

M. BERNARD.

Et quelque choſe me peut-il fâcher plus que je le ſuis ?

M. GRIFFARD.

Ils diſent que c'eſt pain béni de venir ronger un homme de Robe à la campagne, & qu'à Paris c'eſt vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les ſcélérats !

M. GRIFFARD.

Et je ſuis le plus trompé du monde,

s'ils n'ont deſſein de vous faire quelque piece. J'ai entendu par-ci par-là de certaines choſes.

M. BERNARD.

Oui ! Oh, parbleu ! c'eſt moi qui leur en vais faire une. Viens-t-en avec moi ſeulement.

M. GRIFFARD.

Comment?

M. BERNARD.

Cela part de-là, vois-tu.

M. GRIFFARD.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. BERNARD.

Viens-t-en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'eſprit eſt une belle choſe ! Ah ! ſi je m'en étois aviſé plutôt, je me ſerois épargné bien des chagrins.



## SCENE XXII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE.

MONSIEUR, Madame vous prie bien fort de venir, & elle ne peut pas fournir toute ſeule à la converſation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double maſque ! il lui ſied bien, de me vouloir plaiſanter encore ; mais ventrebleu ! rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, Monſieur ?

M. BERNARD.

Je m'en vais..... Je m'en vais lui ſervir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *ſeule.*

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché, & je lui trouve aſſez belle patience.

## SCENE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi ! vous quittez ainſi votre belle-mere !

MARIANE.

La tête me fend, Liſette ; je ne puis plus réſiſter à tant de fracas. En vérité, mon pere a bien raiſon de n'aimer point la campagne ; & outre la dépenſe qu'il eſt obligé d'y faire, on n'y vit point aſſez tranquille.

LISETTE.

C'eſt à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais ſongez-vous à écrire un mot à Eraſte ?

MARIANE.

Tu ſais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il eſt ſorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à préſent. C'eſt un

un petit étourdi, qui fera quelque coup de ſa tête, s'il n'a point de vos nouvelles; vous ſavez qu'il vous l'a promis, il eſt homme à vous tenir parole; & dans le chagrin où eſt votre pere, il ne feroit pas bon l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANE.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre ?

LISETTE.

Voyez! le Village eſt-il ſi grand, & aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANE.

Tu la lui porteras donc toi-même ?

LISETTE.

Oui, je la lui porterai.

MARIANE.

Je vais l'écrire.



## SCENE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

EH! où allez-vous comme ça, ma cousine? venez-çà, venez-çà, j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le tems.

LE COUSIN.

Oh! si fait, si fait.

MARIANE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune Monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE.

Paix, mon cousin.

LISETTE.

Mort de ma vie ! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh ! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde ; & je vous ai fait ſigne, je ne ſais combien de fois là-haut, que j'avois à vous parler en cachette.

MARIANE.

Je ne m'en étois point apperçue.

LE COUSIN.

Je ſuis ſecret, voyez-vous ! Demandez, demandez à mes ſœurs, j'ai toujours ſu toutes leurs petites affaires, & ſi je n'en ai jamais rien dit, ni à mon pere, ni à ma mere.

MARIANE.

Oh ! mon couſin Chonchon eſt un bon enfant.

LISETTE.

Hé bien ! vous a-t-il reconnu, ce Monſieur ?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu ! il m'a tant fait de

careſſes, il m'a tant embraſſé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma couſine.

MARIANE.

Oh! je le crois, mon couſin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertiſſois bien, & que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon couſin me vît ſeulement. Il prenoit ma ſœur pour quelque maitreſſe que je menois promener en *catimini*.

MARIANE.

Hé bien, mon couſin?

LE COUSIN.

Hé bien! ma couſine, il a voulu parier dix piſtoles que je n'y venois pas, & j'ai parié que j'y venois, moi. L'honneur de ma ſœur y étoit engagé, voyez-vous!

LISETTE.

Aſſurément.

LE COUSIN.

Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à me faire ſuivre, mais il n'a pas voulu ; & pour plus de ſûreté, il m'a dit qu'il alloit m'attendre à cette petite porte du jardin qui donne dans les champs, & que ſi je reſſortois par-là, il verroit bien que je ſerois entré dans la maiſon.

MARIANE.

Hé bien, mon couſin?

LE COUSIN.

Hé bien! j'ai été ouvrir la porte, il eſt entré, & il m'a payé les dix piſtoles.

LISETTE.

Cela eſt bien honnête.

LE COUSIN.

Oui, mais il a voulu avoir ſa revanche.

LISETTE.

Et comment ſa revanche ?

LE COUSIN.

Il a gagé que je ne vous viendrois pas dire qu'il eſt là ; j'ai gagné, comme

vous voyez ; & il faut que vous veniez lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANE.

Moi ! que j'aille parler à un homme !

LISETTE.

Eh que diantre ! personne ne vous verra là ; & puis voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon ?

MARIANE.

Allons-y donc, Lisette ; au moins, ce n'est que pour vous faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN.

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez. Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine ?



## SCENE XXV.

THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT.

OH! par ma foi, le tour eſt drôle; ils ne s'attendent morguenne! pas à ça.

LISETTE.

Quel autre incident eſt-ce encore ici?

THIBAUT.

Jarni, qu'il eſt bon là!

LISETTE.

A qui en as-tu?

THIBAUT.

Je ne ſommes pus cheux nous, mon enfant; je ſommes au cabaret.

LISETTE.

Au cabaret! que veux-tu dire?

THIBAUT.

Oui, morgué! au cabaret. Tiens, notre Maître & Monſieur Griffard ve-

nont de plaquer une vieille épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, & ils ont griffonné avec un gros charbon :

*A l'Epée Royale.*

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

THIBAUT.

Dame ! c'est ici l'Epée Royale, bon logis, à pied & à cheval. La maison est morgué ! bien achalandée, toujours.

LISETTE.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son pere.

THIBAUT.

Vous varrez qu'il n'y viandra pus tant de monde.



## SCENE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Cette invention eſt admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte, ſi vous n'avez plus d'eſprit que li!

M. BERNARD.

Tu peux à préſent laiſſer entrer tout le monde.

THIBAUT.

Moi! j'appellerai les paſſants, ſi vous voulez, & je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers. Ils ne gagneront pas de l'eau. V'là Monſieur votre fils, qui ne ſe doute pas de la manigance,

## SCENE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

QU'EST-CE, Dorante? vous voilà bien ſeul aujourd'hui ; vous avez pourtant coutume de ne pas revenir ſans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon pere, pour vous prier inſtamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amene aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non, vous êtes le maître, on vous fait honneur, & à moi auſſi. Vous êtes-vous bien diverti ? d'où venez-vous ?

DORANTE.

Le mieux du monde, & j'ai trouvé une occaſion tout-à-fait avantageuſe

pour nous procurer des amis dans la Province.

M. BERNARD.

J'en ſuis ravi, je vous aſſûre ; il eſt bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'eſt un accommodement qu'on veut faire entre deux Gentilshommes, qui depuis vingt-cinq ou trente ans ſont à couteaux tirés pour une diſpute qu'eurent autrefois leurs grands-Peres.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien anciennne, & cela eſt glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là ſont toujours honneur aux perſonnes chez qui elles ſe terminent.

M. BERNARD.

Aſſûrément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon pere, que la choſe ne vous fît point autant de plaiſir que cela me paroît vous en faire.

M. BERNARD.

Pourquoi cela?

DORANTE.

Je ſais que vous n'aimez point la dépenſe.

M. BERNARD.

Oh! je ſuis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'eſt guere.

DORANTE.

Les uns vont arriver, & les autres ſeront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh! çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah! mon pere, que je vous ai d'obligation!

M. BERNARD.

Ce ſont des gens de bonne chere & de plaiſir, n'eſt-ce pas ?

DORANTE.

Oui, mon pere, les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant-mieux. Je ſuis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

---

## SCENE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

IL leur va jouer quelque tour de Maître Gonin. Tudieu ! v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire ſemblant de rien.

DORANTE.

Cela eſt admirable. Comme mon pere eſt changé d'humeur depuis trois jours ! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire ?

THIBAUT.

Oui, morgué ! cela eſt tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne ſais-tu point d'où vient un ſi prompt changement ?

THIBAUT, *riant.*

C'eſt que .....

DORANTE.

A qui en a donc ce marouſle ?

THIBAUT, *riant.*

Monſieur, c'eſt que .... morgué ! c'eſt un drôle de corps que votre pere.

DORANTE.

Ecoute, ſi tu me fais prendre un bâton.

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos Houberiaux qui arrivent.



## SCENE XXIX.

DORANTE, TROIS HOUBEREAUX, THIBAUT.

DORANTE.

SOYEZ les bien venus, Meſſieurs. Qu'on mette les chevaux de ces Meſſieurs à l'écurie.

I. HOUBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE.

La maiſon eſt aſſez agréable.

II. HOUBEREAU.

Et le Fief eſt bien noble, qui plus eſt.

DORANTE.

Oui, la terre eſt fort belle.

II. HOUBEREAU.

Hé! à qui le dites-vous? Cette maiſon-ci devroit être à moi; & c'eſt feu mon grand-pere qui l'avoit vendue au

pere de celui qui l'a vendue à Monſieur votre pere.

DORANTE.

Je le crois bien. Çà, Meſſieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, & ne ſongeons ce ſoir qu'à nous divertir. Où ſont donc ces autres Meſſieurs?

III. HOUBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure; & comme leurs juments ſont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débotter?

I. HOUBEREAU.

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Eſt-ce que vous êtes botté à cru?

I. HOUBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur.

II. HOUBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de

ſi commode que de ne ſe botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raiſon. Mais, mon pere, quel équipage eſt-ce là ?

---

## SCENE XXX.

M. BERNARD, DORANTE, LES TROIS HOUBEREAUX, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

C'EST un déshabillé pour la cuiſine.

DORANTE.

Comment ! mon pere....

M. BERNARD.

Sont-ce là ces Meſſieurs ?

DORANTE.

Oui, mon pere.

M. BERNARD.

Çà, vîtement, dépêchons-nous, une chambre pour ces Meſſieurs. Voulez-vous deſcendre dans la cuiſine, pour voir ce que vous mangerez?

I. HOUBEREAU.

Vous vous moquez de nous, Monſieur, & votre ordinaire nous ſuffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte? je vous entends; tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE.

Mon pere, que dites-vous là? que faites-vous? quel eſt votre deſſein?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

II. HOUBEREAU.

Dans quelle chienne de maiſon nous a-t-on amenés?

M. BERNARD.

C'eſt à l'Epée Royale, à votre ſervice.

DORANTE.

Mon pere !

M. BERNARD.

Il y a de bon vin ; mais je le fais bien payer.

III. HOUBEREAU.

C'eſt une piece qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah ! je crève.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, Meſſieurs, on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi je ſuis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je ſuis dans le dernier déſeſpoir.

II. HOUBEREAU.

La raillerie eſt un peu forte.

DORANTE.

Meſſieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour....

II. HOUBEREAU.

Mon petit Gentilhomme Cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher Monſieur de la Garanniere.

II. HOUBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD.

En voilà déjà un de parti.

DORANTE.

Monſieur de Troſignac, empêchez de grâce.....

III. HOUBEREAU.

Touchez là.

DORANTE.

Mon cher ami !

III. HOUBEREAU.

Je vous aſſommerai, avant qu'il ſoit peu.

DORANTE.

Ils ſont en droit de me dire cent fois pis encore.

I. HOUBEREAU.

Monsieur de l'Epée Royale, vous aurez au premier jour les étrivieres de ma façon.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus de mesures à garder, me voilà déshonoré pour toute ma vie, & je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi, votre fils! A vos manieres, je ne reconnois point mon pere, & je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis, & l'Epée Royale fait ces merveilles.



## SCENE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

IL n'y avoit point d'autre remede pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien ſavoir ce que dira Madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh ! vous le ſaurez, elle vous le dira à vous-même ; elle ne ſe contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui, mais je ſerois ravi d'entendre ce qu'ils diſent entr'eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'eſt pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

## SCENE XXXII.

LISETTE, LA FLECHE, M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Quoi ! ce grand Monſieur qui nous a trouvées dans le jardin ?

LA FLECHE.

Oui, te dis-je, c'eſt l'oncle de mon Maître, qui eſt Capitaine des Chaſſes de tout ce Pays-ci. Il aime ſon neveu à la folie.

M. BERNARD.

Comment diable ! voilà le valet d'Eraſte ; eſt-ce qu'Eraſte ſeroit chez moi ?

LA FLECHE.

Oh ! par ma foi, voilà Monſieur Bernard.

M. BERNARD.

Que fais-tu içi, çoquin?

LA FLECHE.

Rien, Monſieur ; je demandois une chambre à cette fille, pour mon Maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton Maître !

LISETTE.

Oui, Monſieur, Eraſte eſt là-haut avec Madame & Mademoiſelle votre fille.

M. BERNARD.

Eraſte eſt avec ma fille !

LA FLECHE.

Oui, Monſieur ; mais, je voudrois bien ſavoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment, coquin !

LA FLECHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau Cabaret de toute la route ?

M. BERNARD.

Attends, attends, je m'en vais t'apprendre.

LA

LA FLECHE.

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

---

## SCENE XXXIII.

M. & Madame BERNARD, LA FLECHE.

Madame BERNARD.

HÉ ! bon Dieu ! Monſieur, qu'eſt-ce que tout ceci ? Ne rougiſſez-vous point de vouloir faire un Cabaret de votre logis, & trouvez-vous que l'équipage où vous êtes, convienne fort à un homme de votre caractere.

M. BERNARD.

Pourquoi non, Madame ? ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne, que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes Confreres ?

Madame BERNARD.

Hé fi ! Monſieur.

M. BERNARD.

Je me moque de cela, & je ne veux point être ruiné.

Madame BERNARD.

Oh bien ! Monſieur, vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez. Je n'entends point du tout les affaires ; mais, il y a là-haut des gens en diſpoſition de vous en faire une très-mauvaiſe.

M. BERNARD.

Comment donc, Madame, une mauvaiſe affaire ?

---

## SCENE DERNIERE.

M. & Madame BERNARD, ERASTE, LA FLECHE, M. GRIFFARD.

ERASTE.

NON ; Monſieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah, ah ! Monſieur, que venez-vous faire chez moi ? Ne vous ai-je pas fait dire. . . . .

ERASTE.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, & vous ne vous plaindrez pas que je ſois chez vous, aſſurément. La ſottiſe qu'a fait un de vos valets, de tuer un cerf qui s'étoit ſauvé chez vous, & qu'on a trouvé caché dans votre écurie, ſuffiroit pour renverſer une fortune encore mieux établie que la vôtre ; & je ne ſais même ſi mon oncle ne riſquera pas la ſienne en ne pouſſant pas la choſe. Cependant, Monſieur, ſi vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en ſera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non, Monſieur ; & je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achetera ma maiſon, car je m'en veux défaire.

ERASTE.

Qu'à cela ne tienne, Monſieur, je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, & vous y ſerez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non, s'il vous plaît, & vous commencerez dès-aujourd'hui même à en faire les honneurs & la dépense.

ERASTE.

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Hé bien ! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ERASTE.

Allons rejoindre la compagnie, je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

Madame BERNARD.

Mais, le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ERASTE.

Nous accommoderons tout, Madame ; & ces Messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLECHE.

Mon Maître n'est pas mal dans ses affaires ; avec une jolie femme & une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra,

# L'ÉTÉ
# DES COQUETTES,
## *COMÉDIE;*

Repréſentée pour la premiere fois le 12 Mai 1690.

N 3

## *ACTEURS.*

ANGÉLIQUE.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

CIDALISE, Amie d'Angélique.

DES SOUPIRS, Maître à chanter.

L'ABBÉ CHEURPIED.

LA COMTESSE de Martin-ſec.

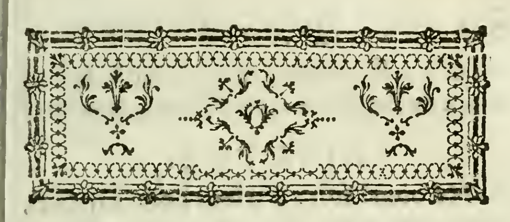
Monſieur PATIN, Financier.

CLITANDRE.

JASMIN, Laquais d'Angélique.

LA FLEUR, Laquais de Monſieur Patin.

*La Scene eſt dans la Maiſon d'Angélique.*



# L'ÉTÉ DES COQUETTES,

## *COMÉDIE.*

### SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

OH çà! Madame, parlons un peu raiſon, s'il nous eſt poſſible.

ANGÉLIQUE.

Oh! ma chere enfant, laiſſe-moi en repos, je te prie; le ſéul mot de raiſon me fait mourir à mon âge. Faite comme je ſuis, je paſſerois pour folle dans le

monde, ſi l'on me ſoupçonnoit ſeulement de ſavoir ce que c'eſt que la raiſon.

LISETTE.

Hé bien! ſoit, parlons donc caprice, puiſque le terme de raiſon vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à Madame votre mere de vouloir vous faire épouſer votre vieux couſin?

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. Ma mere me paſſe tant de bagatelles; je ſerois bien injuſte de ne lui pas ſouffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choſes.

LISETTE.

Quoi! vous l'épouſerez?

ANGÉLIQUE.

Nullement.

LISETTE.

Et Madame votre mere?

ANGÉLIQUE.

Je ferai toujours complaiſante & ſoumiſe à ſes volontés, je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément; mais

je prendrai ſi bien mes meſures, que Monſieur mon couſin ne voudra point de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur: ce que j'en entends dire me fait frémir; c'eſt un engagement que mille perſonnes ſe repentent d'avoir pris, & dont aucune n'eſt ſatisfaite. Il n'eſt point de femmes qui s'en louent, & les plus modeſtes croient beaucoup faire de ne pas s'en plaindre.

LISETTE.

Ma foi! je ne ſuis pas de votre ſentiment: ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout; & ce que j'en imagine, me paroît tout-à-fait joli.

ANGÉLIQUE.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là ; & Clitandre....

ANGÉLIQUE.

Le tems du départ eſt venu bien à propos ; ſans le voyage d'Allemagne, j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouſer.

LISETTE.

Mais vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais. Il ne m'ennuie pas tant qu'un autre; je lui trouve plus d'eſprit, des manieres plus tendres & plus inſinuantes, la converſation plus enjouée, le cœur mieux fait....

LISETTE.

Vous aviez du plaiſir à le voir?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Vous receviez ſes lettres avec joie?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Son abſence vous fait peine ?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être expoſé vous cauſent de l'inquiétude ?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne ſavez ſi vous l'aimez ?

ANGÉLIQUE

Non; il me ſemble que je n'aime perſonne.

LISETTE.

Mort de ma vie ! la voix publique eſt donc bien injuſte !

ANGÉLIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Elle vous accuſe d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne : mais je ſuis ravie d'être aimée ; c'eſt ma folie : j'en demeure d'accord.

LISETTE.

C'eſt celle de toutes les jolies femmes ; & vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÊLIQUE.

Cependant je ne ſuis point Coquette, & tout ce que je fais n'eſt que ſimple curioſité.

LISETTE.

Curioſité !

ANGÉLIQUE.

Oui ; je me plaîs à connoître les différents effets que l'eſprit & la beauté peuvent produire dans les cœurs.

LISETTE.

N'entre-t-il point auſſi un peu de malice dans votre fait ?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon Maître à chanter, par exemple... je ne ferai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites Maisons.

LISETTE.

Vous lui fites paſſer dernierement une bonne nuit ſous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit ceſſé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi! Madame, vous n'avez point de conſcience. Il étoit percé juſqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne ſuis-je pas heureuſe, de ſavoir me divertir de toutes ſortes d'originaux?

LISETTE.

Oui, vraiment; & je commence à connoître qu'une fille d'eſprit n'a jamais le loiſir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE.

Il eſt bon de s'accommoder aux tems & aux ſituations où l'on ſe trouve.

LISETTE.

Vous avez raiſon.

ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, ſi l'on ne s'humaniſoit un peu, on mourroit d'ennui tout l'été.

LISETTE.

Aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Il faut ſe faire une occupation dans la vie.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE.

J'y trouve une eſpece de mérite même: on polit un homme de Robe, on apprend à vivre à un Abbé, on met un jeune-homme dans le monde ; l'hiver vient inſenſiblement, & l'on ſe trouve dans ſon centre.

LISETTE.

Que la conduite eſt une belle choſe !

---

## SCENE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

DE la part de Monſieur Patin, Madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on faſſe entrer. (*La Fleur paroît.*) Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au ſoir. (*A La Fleur.*) Ton Maître eſt bien exact.



## SCENE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Il feroit venu lui-même, Madame ; mais il a eu ce matin des affaires au grand Bureau.

ANGELIQUE *lit.*

*Vous m'avez ruiné, Madame, & je ne puis vous payer comptant que deux-cents pistoles. Je vous envoie, pour nantissement des cent autres, un diamant que vous avez trouvé beau, & que je reprendrai pour mille écus toutefois & quantes. Fait à Paris, en mon Bureau, l'an de grace 1690, & du Bail courant le troisieme.*

*CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.*

LISETTE.

Les beaux noms pour un Financier !

ANGELIQUE.

Voilà des manieres tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très-ſolides. Il y a peu de gens qui puiſſent écrire ſi noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourſe, Liſette, & donnez dix louis à ce Valet-de-chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, Madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton Maître que je veux ſouper ce ſoir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons enſemble.

LISETTE.

Céſar-Alexandre Patin eſt un Financier fort bon à décraſſer, Madame.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à moi qu'il eſt redevable du

peu de nobleſſe qu'il commence à mettre dans ſes manieres.

LISETTE.

Hé ! Madame, voilà Cidaliſe. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

## SCENE IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉ ! bon jour, mon aimable petite ; & d'où ſortez-vous ?

CIDALISE.

J'aurai tout le tems de vous le dire ; je viens avec vous paſſer toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en ſuis ravie !

LISETTE.

Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies, premierement ; j'ai des chagrins que je veux diſſiper par quelque plaiſir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu ſeras contente. Es-tu mariée?

CIDALISE.

Le Ciel m'en préſerve!

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux Tuteur eſt-il mort?

CIDALISE.

Non ; c'eſt un Tuteur éternel.

ANGELIQUE.

Te veut-il toujours épouſer?

CIDALISE.

Il me perſécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me haît-il toujours?

CIDALISE.

En perfection. Il eſt pour vous, ce que votre mere eſt pour moi.

ANGÉLIQUE.

Ma mere eſt à la campagne.

CIDALISE.

Et mon perſécuteur auſſi.

LISETTE.

L'heureuſe rencontre !

CIDALISE.

Liſette, donne cette piſtole à mes Porteurs ; tant qu'elle durera, qu'ils ne ſortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela eſt de fort bon ſens.

---

## SCENE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE

ANGELIQUE.

HÉ bien ! ma chere enfant, comment vont tes affaires ?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal ; & je ſuis à la veille de prendre le parti d'un Couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un Couvent !

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureuſement au monde, n'eſt-ce pas étre ſage d'y renoncer ?

ANGÉLIQUE.

Hé ! qui t'empêche d'être heureuſe ?

CIDALISE.

Le Teſtament de mon pere, qui m'attache à ce que je haïs, & qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime,

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu t'amuſes à aimer ? es-tu folle ? A ton âge aimer ! tu n'y ſonges pas ?

CIDALISE.

Comment donc !

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuſe !

CIDALISE.

Eſt-ce que tu n'aimes pas, toi?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment. Je ſouffre qu'on m'aime ; & quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE.

Nous ne nous reſſemblons donc guère ; car pour moi je ſais toujours gré aux perſonnes qui m'aiment ; & de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon Tuteur.

ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'Amants?

CIDALISE.

Oui ; mais je n'en aime qu'un ; & s'il m'aime toujours, je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Hé ! quel eſt cet heureux mortel?

CIDALISE.

Tu ne le connoîs pas?

ANGÉLIQUE.

Peut-être : on le nomme?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi; on l'appelle Clitandre,

ANGÉLIQUE.

Clitandre, dites-vous?

CIDALISE.

Tu le connoîs?

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connoîs eſt le vrai Clitandre ; mais ſon nom m'a paru vous embarraſſer, vous le connoiſſez aſſurément.

ANGÉLIQUE.

C'eſt un jeune homme aſſez bien fait?

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel & de bon goût ?

CIDALISE.

Plein d'eſprit & de délicateſſe.

ANGÉLIQUE.

D'une converſation agréable ?

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il eſt de famille de Robe ?

CIDALISE.

Oui ; mais il ne laiſſe pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire ?

CIDALISE.

Vous le connoîſſez ; c'eſt lui-même. Parlez, m'eſt-il fidele ? ne me déguiſez rien. Me trompe-t-il ? vous le ſavez.

ANGÉLIQUE.

Mais, vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah! je ſuis la malheureuſe, il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de ſon départ.

CIDALISE.

La veille de ſon départ!

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guere plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois, dites-vous? Ah! je reſpire. Vous êtes la plus trompée; il n'y a que quinze jours qu'il s'en eſt allé.

ANGÉLIQUE.

Comment?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti comme vous; mais il a été quelque tems caché dans une maiſon voiſine de la

nôtre, dont les fenêtres répondoient aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela eſt fort paſſionné. Et que faiſoit-il, dans cette maiſon?

CIDALISE.

Tu vas être en colere contre moi:

ANGÉLIQUE.

Moi, mon enfant? Je donnerois tous les hommes du monde pour une amie. Un Amant de moins n'eſt pas une affaire, & ma Cour n'eſt que trop nombreuſe.

CIDALISE.

Que tu es heureuſe!



## SCENE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA votre petit Maître à chanter, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE.

Ah ! Madame, ne lui faites pas perdre ſon étalage. Il eſt paré, poudré, beau comme un Adonis ; il a du blanc, du rouge, & des mouches.

CIDALISE.

Ah ! ma bonne, en faveur du rouge & des mouches, il ne faut pas le renvoyer. Il nous réjouïra.

LISETTE.

Ce ſeroit un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne ſuis point en humeur de chanter, Liſette.

LISETTE.

Qu'importe? Il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE.

Je ſerai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres ſont pour la muſique : qu'il entre.

CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu faſſes, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE.

Hé, fi! fi! tu te moques; moi, fâchée pour la perte d'un ſoupirant! J'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, Monſieur Des Soupirs, approchez.

## SCENE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

AH ! ma bonne, quel excès de magnificence ! Je croyois que la danſe ſeule pouvoit ſuffire à de ſi grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danſe a tenu quelque tems le haut du pavé ; mais, Monſieur Des Soupirs fait prendre le pas avant la muſique.

LISETTE.

Ah ! cela n'eſt-il pas juſte ? C'eſt la muſique qui fait aller la danſe, mais la danſe ne fait point chanter la muſique.

CIDALISE.

C'eſt une vérité inconteſtable.

LISETTE.

Aſſurément ; & par toutes ſortes de raiſons, les Chevaliers de Ce Sol Ut

doivent l'emporter ſur les Marquis de la Capriole.

DES SOUPIRS.

Je me ſuis donné un Carroſſe depuis quelques jours, Madame.

ANGÉLIQUE.

Un Carroſſe, Monſieur Des Soupirs! Voilà une matiere belle pour la médiſance. Combien de femmes vont être ſoupçonnées d'avoir part à cet équipage!

DES SOUPIRS.

Vous ne ſauriez croire, Madame, tous les contes qui s'en font déjà, & les plaiſanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE.

Elles n'ont rien de déſavantageux pour vous, & vous êtes toujours le Héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS.

Madame!

LISETTE.

Mais, vous ne parlez point à Monſieur, de ſon teint. Où le prend-il,

Madame ? On peut dire qu'auſſi-bien que les mouches, il eſt aſſurément de la bonne faiſeuſe.

ANGÉLIQUE.

Taîs-toi donc, folle.

LISETTE.

Monſieur Des Soupirs eſt bon Prince, Madame : il entend raillerie, autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc, Madame, qu'il eſt bien fait, & qu'il a bon air !

DES SOUPIRS.

Madame !

CIDALISE.

Qu'il ſoutient ſpirituellement tous les compliments qu'on lui fait !

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Comment ! ma chere ; c'eſt ſon moindre talent que la muſique.

DES SOUPIRS.

Madame !

CIDALISE.

Qu'il y a de délicateſſe dans tout ce qu'il dit !

LISETTE, *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main !

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, Madame, je n'ai jamais regardé la muſique que comme un amuſement.

ANGÉLIQUE.

N'a-t-il pas raiſon ?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour toute autre choſe ; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puiſqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de Madame.

CIDALISE.

Ah ! voilà du plus tendre & du plus délicat !

ANGÉLIQUE.

Malgré la guerre & la ſaiſon, je ne

manque point de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante.*

« Le Printemps de Paris chaſſera les Plumets;
» Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;
» Mais ſans adorateurs, jamais
» Nulle ſaiſon ne ſurprendra Climene ».

ANGÉLIQUE.

Ah ! que cela eſt joliment tourné !

CIDALISE.

C'eſt un in-promptu, je crois.

DES SOUPIRS.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Climene, c'eſt moi apparemment ?

DES SOUPIRS.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que Monſieur Des Soupirs fît des Vers.

LISETTE.

Cela vous étonne ? Fou, Muſicien &

Poëte, qui dit l'un, dit l'autre ; c'eſt la même choſe.

CIDALISE.

Poëte & Muſicien ! il pourroit faire tout ſeul un Opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne penſez pas railler ; il réuſſiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, Monſieur Des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre compoſition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre Théorbe, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Je ne ſaurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous prie de m'en diſpenſer.

LISETTE.

La voix de Madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS *chante.*

« Que je haïs la clarté du jour !
» Que cette nuit m'a paru belle !
» Favorable à mon tendre amour,
» Elle m'a fait revoir ma Bergere fidelle :
» Et le ſoleil, par ſon retour,
» M'a forcé de m'éloigner d'elle ».

LISETTE.

Ma foi ! vous fûtes pourtant bien mouillé ; & le ſoleil, ou un fagot, ne vous auroit point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime ?

« Et le Soleil, &c.

ANGÉLIQUE.

Cela eſt parfait,

DES SOUPIRS.

Les paroles, que vous en ſemble ?

CIDALISE.

Elles ſont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

DES SOUPIRS.

Elles ſont vraies du moins, & je ſais la choſe d'original.

CIDALISE.

Je l'entends, il en eſt l'auteur & le ſujet.

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Avec quelle modeſtie il s'en défend ! Au moins, Monſieur Des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira, Madame.

CIDALISE.

J'en retiens un ; mais je veux ſavoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, & faites-en deux copies, en attendant qu'on nous ſerve. Vous dînerez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Conduiſez-le dans mon cabinet, Liſette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit frippon. Ceſa eſt plus heureux qu'un honnete homme.

---

## SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

TU n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi ?

CIDALISE.

Je n'ai fait que te ſeconder.

ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaiſirs innocents que je me donne pendant l'abſence du beau monde.

CIDALISE.

Ils ſont innocents, il eſt vrai. Mais penſes-tu qu'on les regarde du bon côté ? Ces petits Meſſieurs ſont fanfarons, ils ont trop peu d'eſprit pour s'appercevoir qu'on les raille, & trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils ſe font un honneur de le publier, & ne trouvent que trop de perſonnes qui, par bétiſe ou par malice, ſont faciles à perſuader.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que la morale a bonne grâce dans ta bouche, & que tu fais bien des réflexions ! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes ſur les Ecrans.

CIDALISE.

Fort bien, & l'on fera peut-être un tableau d'Almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en ſerois ravie, cela me feroit connoître à mille gens qui ne ſavent pas que je ſuis au monde.

---

## SCENE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR Des Soupirs eſt content comme un petit Roi, Madame. Il eſt entré myſtérieuſement dans votre cabinet, comme ſi je l'euſſe fait cacher; & je gagerois qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions ſont aſſez juſtes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un carroſſe.

LISETTE.

C'eſt Monſieur l'Abbé que j'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE.

Quoi ! tu donnes dans les Abbés, ma bonne, toi qui ne les pouvois ſouffrir ?

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je demeure ſeule ? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces Meſſieurs-là.

LISETTE.

Oh ! celui-ci n'eſt pas comme un autre, il n'a point de Bénéfices, & il n'a pris le petit collet, que pour ne point marcher à l'arriere-ban.

ANGÉLIQUE.

Taîs-toi donc, il va venir.

LISETTE.

Bon, bon ! Madame, avant qu'il ait conſulté ſon petit miroir de poche, mordu ſes levres, arrangé les boucles de ſa perruque, & pris l'avis de tous ſes laquais ſur ſa parure, il en a pour un bon quart-d'heure ſur l'eſcalier.

CIDALISE.

La plupart des jeunes Abbés font fous de leur ajuftement.

LISETTE.

Jeune, Madame ? Celui-ci a cinquante bonnes années, & je ne défefpere pourtant pas qu'au premier jour, pour toucher le cœur de Madame, il n'arbore le plumet, & ne fe faffe Cornette de Cavalerie, s'il ne peut d'abord être Capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire ? le voici.

CIDALISE.

Ah ! ma chere enfant, c'eft le frere de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vîte dans ma chambre. Il ne t'a point vue, je ne tarderai pas à m'en débarraffer. Hé bien ! Lifette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, & on laiffe monter tout le monde !

LISETTE.

C'eſt Monſieur l'Abbé Cheurepied ; Madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne dis plus rien, & l'ordre n'étoit pas pour lui.

---

## SCENE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

JE me donnerois cet ordre à moi-même, ſi ma préſence vous fût importune, Madame.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela, Monſieur l'Abbé, vous êtes bien perſuadé qu'elle fait plaiſir, qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit ; mais quelle métamorphoſe ! Je ne m'étonne pas ſi je vous ai d'abord méconnu ; cette perruque allongée, le juſte-au-corps

violet-bleu, la veſte brodée; vous allez à la campagne apparemment?

L'ABBÉ.

Non pas, Madame.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pour demeurer à Paris vous vous mettez en habit de chaſſe?

L'ABBÉ.

Ce n'eſt point un habit de chaſſe; Madame.

LISETTE.

Et ne voyez-vous pas bien, Madame, que c'eſt ſon habit à bonnes fortunes.

ANGÉLIQUE.

Vous perdez l'eſprit, Liſette.

L'ABBÉ.

Hé! laiſſez-la dire, Madame; ces petites libertés ſont plaiſir.

LISETTE.

Mais auſſi, n'ai-je pas raiſon? Il faut être tout un ou tout autre. Monſieur l'Abbé dans cet équipage n'a l'air ni d'un Bénéficier, ni d'un homme d'é-

pée, & il n'y a perſonne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, & je m'éloigne, autant qu'il m'eſt poſſible, du petit colet & du manteau.

ANGÉLIQUE.

Vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir.

LISETTE.

Ma foi! Madame, le petit collet & le manteau ne gâtent rien. On ſe repent quelquefois de s'en être défait; & c'eſt une eſpece de houſſe, qui fait ſouvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ.

Liſette eſt franche, Madame; & il ſeroit à ſouhaiter pour moi, que vous fuſſiez auſſi ſincere.

ANGÉLIQUE.

Vous doutez que je le ſois, Monſieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Vos ſentiments ſont impénétrables,

Madame. On ne ſait jamais comme on eſt avec vous.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il ſi difficile de vous en appercevoir ? & ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une perſonne de votre caractere y doit être ?

L'ABBÉ.

Une perſonne de mon caractere ! Ah ! Madame, je n'ai point de caractere.

LISETTE.

C'eſt un jeune enfant, qui ne ſait à quoi ſe déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, j'attends vos réſolutions pour prendre les miennes. Expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux ſourcils, ma belle Reine.

LISETTE.

Monſieur l'Abbé a raiſon, Madame, Reprendra-t-il la houſſe ? voulez-vous qu'il ſe faſſe Mouſquetaire ? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mol-

leſſe, & de donner un Guerrier de plus à l'Etat.

ANGÉLIQUE.

Ah ! les belles malines, Liſette !

LISETTE.

Ah ! que la réponſe eſt juſte !

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près, Monſieur l'Abbé, je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles ſont aſſez bien choiſies.

ANGÉLIQUE.

Ah, Ciel !

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je n'en puis plus. Un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle Reine !

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil, je me meurs. Ah ! ah !

LISETTE.

Madame ?

L'ABBÉ.

Quel mal imprévu? . . .

ANGÉLIQUE.

Eloignez-vous de moi, Monſieur l'Abbé; vous avez des odeurs. Ah !

L'ABBÉ.

Ce n'eſt que de la poudre de Chypre, Madame.

ANGÉLIQUE.

Et c'eſt un poiſon qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah !

L'ABBÉ.

Mais il me ſemble que....

LISETTE.

Eh ! les vilains Abbés avec leur poudre ! ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux Dames.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment j'en ai toujours, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que Madame

m'en fait reproche. Je m'étonne pour moi...

LISETTE.

Le beau ſujet d'étonnement ! Les femmes ſont capricieuſes; ne faut-il pas que leurs vapeurs le ſoient auſſi ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours. Ah ! Monſieur l'Abbé, vous êtes un cruel homme. Eh ! ſortez, encore une fois, ſi vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je ſuis au déſeſpoir.

LISETTE.

Eh ! ſortez, vous vous déſeſpérerez dans la rue.

L'ABBÉ.

Que je ſuis malheureux !

LISETTE.

Sans cela, nous allions peut-être ſavoir les ſentiments qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me paſſe.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Eh ! ſortez donc, Monſieur ; vous empeſtez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L'ABBÉ.

La maudite poudre ! je n'en mettrai de ma vie.

---

## SCENE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOUS ſerez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

ANGÉLIQUE.

Eſt-il parti ?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Va-t-en le dire à Cidaliſe.

LISETTE.

Ah ! ah ! & les vapeurs ſont-elles paſſées ?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs ! Ah, que tu es bonne ! Eſt-ce que je ſuis ſujette aux vapeurs, & m'en as-tu jamais vu ?

LISETTE.

Quoi ! la poudre de Chypre ?

ANGÉLIQUE.

Il falloit ſe débarraſſer de cet importun. L'idée des vapeurs m'eſt venue, je m'en ſuis ſervie.

LISETTE.

La jolie choſe que l'eſprit d'une femme ! Par ma foi ! j'ai ſi bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a penſé m'en prendre par compagnie.



## SCENE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME la Comteſſe de Martinſec, Madame ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! l'ennuyeuſe créature !

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, & un petit trait de vapeurs vous en fera raiſon.

ANGÉLIQUE.

Va, va-t-en avertir Cidaliſe.



## SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH! bon jour, ma mignonne. Eh! bon Dieu, quel abandonnement! quelle disette de compagnie! Avec plus de mérite que femme du monde, on vous trouve aussi esseulée qu'un Favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre, Madame.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, si elle continue, je prévois que, pour ne pas s'ennuyer tout l'Eté, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la Frontiere.

ANGÉLIQUE.

Où aller? servir volontaire dans quelque Régiment de faveur? cela seroit-il de votre goût, Madame?

LA COMTESSE.

Vous penſez railler ; mais ſi, ſans choquer la bienſéance, on pouvoit prendre un habit d'homme, je vous jure que je ſerois déjà partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de Héros.

LA COMTESSE.

Ah ! voilà Cidaliſe.

---

## SCENE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

QUELLE heureuſe rencontre pour moi, Madame !

LA COMTESSE.

Ma chere enfant, que j'ai de joie à vous voir !

ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, Madame.

LA COMTESSE.

J'en ſuis revenue d'hier au ſoir ; & déſert pour déſert, j'aime autant Paris que mon Château.

ANGÉLIQUE.

On dit que c'eſt un ſi beau lieu, Madame.

LA COMTESSE.

Oui ; mais les lieux ne me paroîſſent charmants, qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE.

Ah ! qu'elle a bien raiſon !

LA COMTESSE.

Ma maiſon n'a plus d'agrément pour moi. Il eſt parti, le pauvre enfant ; & juſqu'à ſon retour, qui eſt le tems que nous avons pris pour nous épouſer, je n'aurai point de vrai plaiſir dans la vie.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne m'étonne plus, Madame, que vous ſoyez tant dans le goût d'al-

ler viſiter la Frontiere. Votre amant eſt à l'armée, ſelon toutes les apparences.

LA COMTESSE.

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré ſon devoir, l'amour l'a retenu longtems auprès de moi. Il n'eſt parti que d'hier après-midi.

CIDALISE.

Il n'eſt parti que d'hier, Madame?

LA COMTESSE.

Que d'hier. C'eſt ce qui m'a fait prendre le deſſein de revenir ici.

ANGÉLIQUE.

Nous profiterons de ſon abſence.

CIDALISE.

Se mettre ſi tard en campagne, c'eſt un peu ſacrifier ſa gloire à ſon amour.

LA COMTESSE.

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE.

Il paroît dans ſa conduite autant de prudence que de paſſion.

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il a pris des meſures fort juſtes ; & pour peu qu'il faſſe diligence, il arrivera tout-à-propos pour voir ſéparer l'armée.

CIDALISE.

C'eſt peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur, & pour ne pas perdre un bon mot, vous ſacrifieriez toute la terre ; mais, vous changeriez bien de langage & de ſentiments, ſi je vous avois dit qui c'eſt.

ANGÉLIQUE.

Nous le connoiſſons donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Pour Cidaliſe, je ne ſais ; mais pour vous, vous ne connoiſſez autre.

ANGÉLIQUE.

Trop de curioſité ſeroit indiſcrette.

LA COMTESSE.

Pourquoi? ce n'eſt point un myſtere, & nos affaires ſont dans une ſituation à n'être pas long-tems ſecrettes. C'eſt Clitandre.

CIDALISE.

Clitandre, juſte Ciel!

ANGÉLIQUE.

Clitandre!

LA COMTESSE.

Lui-même: d'où vient votre étonnement?

CIDALISE.

Jamais ſurpriſe ne fut pareille à la mienne. Clitandre!

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de ſi ſurprenant?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes ſont pareilles à ce que je vois.

LA COMTESSE.

Comment, comment donc! qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, Madame.

LA COMTESSE.

A mes rivales!

ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, Madame; ce ſeroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il eſt parti pour moi. Il y a quinze jours qu'il fit ſes adieux à Cidaliſe; & ce n'eſt que d'hier qu'il prit congé de vous. Il ſemble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit Gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Aſſurément, il fera une belle campagne ; & je n'ai rien épargné pour ſon équipage.

CIDALISE.

Pour ſon équipage, Madame?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment, pour ſon équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour ſon équipage ! ah ! il n'y a pas le mot à dire ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a quitté Madame la derniere.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaiſanteries, & je ſais ce qu'il faut que j'en penſe.

ANGÉLIQUE.

Il n'eſt peut être pas encore bien parti, & dans quinze jours, je ne déſeſpere pas que quelqu'une de nos amies ne nous vienne apprendre de ſes nouvel-

les. C'eſt un petit volontaire qui ſert les Dames par quinzaine.

CIDALISE.

Non, je déteſte tous les hommes, & je n'en verrai de ma vie que pour les mépriſer & me moquer d'eux.

---

## SCENE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

VOILA Monſieur Patin, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que ce Monſieur Patin, ma mignonne ?

LISETTE.

C'eſt un ſoupirant d'Été, Madame, qui ne va point ſur la Frontiere.



## SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, M. PATIN.

M. PATIN.

Vous ne m'attendiez que ce ſoir, Madame ; mais, je me dérobe à mes affaires pour me donner tout entier au plaiſir d'étre auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Vous venez fort à propos, Monſieur Patin, & notre petit cercle avoit beſoin d'un chapeau.

M. PATIN.

Je ſuis ravi de trouver ſi bonne compagnie ; & ces Dames, je crois, voudront bien être de la partie que je viens vous propoſer.

LA COMTESSE.

Quelle partie ? il faut ſavoir auparavant ce que c'eſt.

M. PATIN.

C'eſt un petit régal que j'eſpere ce ſoir avoir l'honneur de donner à Madame dans ma maiſon de campagne, qui n'eſt qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! toujours régal ſur régal ; tous les jours des cadeaux, & des préſents même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu ; mais en vérité, Monſieur Patin, vous vous jettez dans une dépenſe effroyable, & il faut être ce que vous êtes pour la ſoutenir.

M. PATIN.

Vous moquez-vous, Madame ? Ce ne ſont-là que des bagatelles.

LISETTE.

Hé ! Madame, ces Meſſieurs les Financiers entendent bien leurs affaires ; & s'ils font en Été ſi groſſe dépenſe avec les Dames, ils ont pendant l'hiver en revanche tout le tems de ſe ménager.

M. PATIN.

Oh ! pour moi, l'Hiver & l'Été, je vais toujours le même train.

CIDALISE.

Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

---

## SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, il y a là-bas un Monsieur dans une chaise, qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le connoîs point?

JASMIN.

Il a le nez dans un manteau, & il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE.

Voyez ce que c'est, Lisette.

## SCENE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE.

C'EST quelqu'aventure d'Été, ma mignonne.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrois, nous nous en réjouïrions, & cela tireroit peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre : elle ne durera pas, je t'en réponds ; & j'aurai bientôt pris mon parti.



## SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS.

MADAME, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah, ah! Eh! voilà Monſieur Des Soupirs! Il ſera des nôtres, Madame, ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur, dans un repas rien ne me fait tant de plaiſir que la muſique.

M. PATIN.

Nous en aurons, Madame, & de la meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air ſur les paroles que vous m'avez envoyées, Monſieur.

M. PATIN.

Hé bien ! eſt-il joli, eſt-il joli ?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger, ſi vous voulez ; & Madame peut-être voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Auſſi-bien ces Dames ſont rêveuſes. La converſation languit, une chanſon leur fera plaiſir.

DES SOUPIRS.

Vous qui faites tous vos plaiſirs
De régner dans le cœur des Belles ;
Il faut, pour vous faire aimer d'elles,
Autres choſes que des ſoupirs.
Sans cadeaux & ſans promenades ;
L'Amour les tient peu ſous ſes loix ;
Et ſans Crenet & la Guerbois,
Ce Dieu n'a que des plaiſirs fades.

M. PATIN.

Hé bien ! Meſdames, cette chanſon eſt de bon-ſens ; qu'en dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Elle eſt fort de mode, je vous aſſûre.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE.

Oui, Crenet & la Guerbois, cela eſt de bon goût.

---

## SCENE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉ bien! Liſette...... Oh! parlez haut, je ne hais rien tant que le myſtere.

LISETTE.

Hé bien! Madame, c'eſt Clitandre, qui arrive de l'armée *incognitò*.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, Madame; c'eſt

une aventure d'Eté. Je vous difois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'eft pouffer l'impudence un peu trop loin, & pour moi je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh ! fi c'eft lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévifager.

LISETTE.

Que vous a-t-il donc fait, Madame ?

M. PATIN.

Quel eft cet incident, je vous prie ?

ANGÉLIQUE.

Vous l'allez favoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie ?

LISETTE.

Non, Madame.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, & n'en fortez que bien à propos. Faites le monter, Lifette, & ne l'avertiffez de rien.

CIDALISE.

Mais, quel eſt ton deſſein ?

LA COMTESSE.

Je ne ſais ce que vous voulez faire ; mais ſi c'eſt Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous ſerez contente, faites ſeulement ce que je vous dis. Paſſez vîte, Monſieur Des Soupirs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher auſſi, moi, Madame ? je ſuis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez, Monſieur Patin, vous aurez votre part de la Comédie. Ah ! fourbe, fourbe, tu m'as trompée ; tu te livres bien heureuſement à la vengeance que j'en veux prendre.



## SCENE XXI.

### ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

QUOI ! Clitandre, c'eſt vous ! Quitter l'armée pour me venir voir ! cet empreſſement me devroit faire plaiſir ; mais je n'aime pas qu'aux dépens de votre gloire, vous me donniez des marques de votre tendreſſe.

CLITANDRE.

Il m'étoit impoſſible de vivre plus long-tems ſans vous voir. Un mois entier éloigné de vous ! Si vous ſaviez avec quelle impatience l'amour m'a fait vôler ici... Que vous dirai-je, Madame, il ſembloit qu'il m'eût prêté ſes aîles, & j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'eſt pas permis de mentir ſi effrontément.

CLITANDRE.

Que dites-vous, Madame?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-tems à Paris?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours! faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis!

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas, Madame, pour être un instant avec vous?

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour? Regardez-moi, Clitandre; ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre.

CLITANDRE.

Que me dites-vous là, Madame?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée,

CLITANDRE.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez, à cela près vous êtes un fort joli homme, & je veux bien encore être de vos amies. Mais toutes les femmes ne ſont pas bonnes comme moi, & je ſuis fâchée pour vous, que le haſard faſſe rencontrer chez moi Cidaliſe.

CLITANDRE.

Cidaliſe, Madame !

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Liſette, & que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, Madame !

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne ſera point ſurpriſe de votre retour ; & en quinze

quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE, *à part.*

Me voilà pris comme un fat ; & sans un peu d'effronterie ; j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi ! Madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument ; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher ! Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Êtes-vous de bonne-foi, Madame, & ne me trahirez-vous point ?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma ſincérité. La voici.

---

## SCENE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'AMOUR eſt un bon guide, Madame, je vous aurois cherchée vainement chez vous, & c'eſt lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE.

Vous n'y feriez pas venu, ſi l'Amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, Madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, & quinze jours d'abſence me feront-ils vous retrouver infidelle?

CIDALISE, *à part.*

Le ſcélérat! (*Haut.*) Qu'avez-vous fait, Monſieur, depuis que vous m'avez quittée?

CLITANDRE.

Moi! Madame, j'ai joint l'armée; j'ai vu l'ennemi, je me ſuis fait voir à nos Généraux, j'ai fait le coup de piſtolet, pris quelques Officiers priſonniers; l'Amour m'a rappellé vers vous, je ſuis revenu ſans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juſte, & tu dois être ſatisfaite.

CIDALISE.

Oh! je n'y puis plus tenir, en vérité; & j'ai trop d'horreur pour l'impoſture.

CLITANDRE.

Madame!...

CIDALISE.

C'en eſt fait, Clitandre; rompons ſans bruit & ſans éclairciſſement. Je vous connoîs trop, pour vous aimer encore, & je vous eſtime trop peu,

pour avoir du reſſentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame !

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net ; & pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Liſette ?

LISETTE.

Monſieur.

CLITANDRE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ?

LISETTE.

Je n'en ſuis pas trop informée ; mais autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces Dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garniſon dans le Château de Martin-ſec.

CLITANDRE.

Dans le Château de Martin-ſec ! & qui peut avoir fait ces contes ?

## SCENE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

C'EST moi, monftre, qui les ai faits. Oferas-tu me démentir ?

LISETTE.

Allons, ferme, Monfieur, il faut fauter le foffé.

CLITANDRE.

Madame !

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, Madame, je n'ai rien à répondre ; que voulez-vous que je vous dife ? le refpect me ferme la bouche, & je m'en vais prendre la pofte.

LA COMTESSE.

Non, traître; & puiſque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, ſur mon honneur.

---

## SCENE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE.

M. PATIN.

Hé ! bonjour, Monſieur, ſerviteur.

CLITANDRE.

Ah ! Monſieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Hé bien ! vous revenez de l'armée quelle nouvelle ?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, & les Bour-

geois n'ont qu'à déguerpir, Monſieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, Monſieur ?

CLITANDRE.

Mon pauvre Monſieur Des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivieres à un Maître à chanter, qui faiſoit le mauvais plaiſant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il eſt brutal, & n'aime pas qu'on le plaiſante.

ANGÉLIQUE.

Il a raiſon.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, Madame, & je connoîs votre ſincérité ; je la reconnoîtrai, ſur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Oh ! ne prenez point votre ſérieux. De quoi vous plaignez-vous ? vous

nous avez jouées les premieres, demeurons bons amis, & ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE.

Comment, Madame; ne parlons plus du passé!

ANGÉLIQUE.

Ne vous emportez pas, Madame; on vous le cede; & il vous demeurera pour l'équipage.

---

## SCENE DERNIERE.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame, on a servi.

ANGÉLIQUE.

Allons nous mettre à table, nos différends s'y termineront mieux qu'ici, &

nous irons tous ensemble souper ce soir chez Monsieur Patin.

CLITANDRE.

Sans rancune, Madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez la main à la Comtesse, vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE.

Moi, je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE.

On prendra soin de le retenir, Madame.

LISETTE.

Ma foi! vive les femmes de bon esprit! toutes les saisons leur sont égales, rien ne les chagrine; & jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

*Fin du Tome premier.*